

LETTRES
DU
ROI DE SIAM
A SA FILLE LA PRINCESSE
NIBHĀ NABHATALA.

นิภา นภคต

VOYAGE DE SA MAJESTE
EN FRANCE.

EN

1907.

TRADUCTION DE MR. CAMILLE NOTTON.

LETTRES
DU
ROI DE SIAM
A SA FILLE LA PRINCESSE
SIVA MAHAFALA

Paris

chez M. LEBLANC

1807

IMPRIMERIE DE M. CAMILLÉ BAYLE

AVANT PROPOS.

Les lettres dont M. Notton publie la traduction sont extraites d'une sorte de journal que S. M. Chulalongkorn a rédigé pendant son voyage en Europe en 1907, sous forme d'épîtres familières à S. A. R. la Princesse Nibha Nabaatala fille de la quatrième épouse royale Somdet Phra Akachaia.

La première de ces lettres est datée du jour même où le Roi quitta son palais, le 27 Mars 1907 sur son yacht "Mahachakkri" pour aller s'embarquer à Singapore sur le "Sachsen"; la dernière, du 5 Novembre de la même année, de l'île de Ko: Mak, à moins d'un jour de Bangkok

Entre ces deux dates chaque jour (ou plus exactement, ainsi que le portent les lettres siamoises, chaque nuit) le Roi écrivit à sa fille.

Ce ne sont pas moins de deux cent vingt-cinq lettres, la plupart fort longues, puisque l'ouvrage imprimé comprend trois volumes de cinq cents pages environ, qui nous font suivre le royal voyageur dans les étapes de son itinéraire: Singapore, Penang, Ceylan, Aden, Naples, Gênes, San Remo où le Roi fit un long séjour de santé du 28 Avril au 14 Mai, Turin, Venise, Florence, Milan, la Suisse, Baden Baden, Ostende, Hambourg, le Danemark, la Norvège et ses fjords, qu'il parcourut pendant tout le mois de Juillet, poussant jusqu'au Cap Nord, Kiel, Berlin, le Brunswick, Cologne, le Prusse Rhénane, le Grand Duché de Bade, Paris et Londres.

Il ne faut s'attendre à trouver là aucun aperçu politique. Le Roi se défend dès la première lettre de songer aux affaires dans cette correspondance destinée à sa fille, et qu'il considère comme un délassement à ses soucis de souverain.

Ce sont de simples notes sur la vie du bord, sur ses distractions, sur les escales, sur les réceptions officielles, des impressions de choses vues, paysages, villes, peuples, chefs et hommes d'état, avec souvent des comparaisons entre les coutumes, les mœurs et les gens d'Europe et du Siam.

Parfois la pensée du Roi retourne vers la vie du palais, et ses distractions coutumières, et la prose est coupée d'une de ces fantaisies poétiques dans lesquels les Siamois instruits sont passés maîtres, oeuvre du royal écrivain ou produit des talents combinés de son entourage.

A son retour, le Roi, dont les lettres avaient été lues avec un intérêt passionné à la cour, en autorisa la publication et confia le soin de l'édition à S. A. R. le Prince Damrong.

En conformité avec le désir de S. M. Chulalongkorn, on a donné aux lettres le titre général de "Klai Ban," ou "Loin du foyer," pour en indiquer le caractère intime et familial.

Du "Klai Ban" M. Notton a traduit la partie qui traite de la France et principalement de Paris où le Roi fit plusieurs séjours et où il éprouva peut-être le plus réellement les charmes d'un véritable incognito.

C'est, parmi l'ensemble des lettres, une des parties les mieux faites pour donner au lecteur européen, du défunt roi dans l'intimité, une physionomie exacte que la traduction fidèle de M. Notton, sous laquelle transparait encore la forme siamoise, n'a pas trahie.

PAUL PETITHUGUENIN.

LÉGATION DE SIAM A PARIS.

Mardi, 18 Juin 1907.

Chère fillette.

Aujourd'hui, je suis allé à la gare. J'ai rencontré le Grand-Duc de Bade qui m'attendait là. Plusieurs fonctionnaires m'accompagnaient. Nous nous sommes quittés avec des marques de grande amitié. J'ai laissé Baden-Baden, et, comme de coutume, le train s'est arrêté pour la manoeuvre pendant longtemps à Olz. Le chemin de fer suit la ligne de Strasbourg, où je suis allé le jour précédent.

La frontière allemande qui borne la France de ce côté-ci n'est pas apparente. Elle devrait être limitée par les montagnes des Vosges, qui sont très élevées et très étendues. Mais la frontière ne se trouve pas là. Ces montagnes sont très habitées. Il y a une grande gare où le train s'arrête ; on l'appelle Saverne.

Dans la vallée de ces montagnes, on a commencé un canal dans le genre de ceux qui se trouvent en France. Ce canal formé par l'ancien lit d'une rivière est situé au pied de la montagne, car s'il avait fallu utiliser le cours d'eau, le travail aurait été moins praticable. On a creusé alors la colline, qui domine le cours d'eau, pour en faire un canal navigable. Des barrages ont été aménagés pour retenir l'eau, qui devrait descendre dans la rivière de façon à ce qu'elle soit maintenue un peu plus basse que les bords du canal, et cependant qu'elle le remplisse à un niveau constant. Lorsque l'eau déborde, elle retombe du côté des barrages, qui sont plus bas que les bords du canal, et de là, dans le lit du cours d'eau. Ce canal est utilisable partout, aussi bien dans les endroits encaissés que dans les bas-fonds. Si le niveau du canal est uni, tout va bien. Si le niveau va en montant suivant la configuration du sol, on installe alors des écluses. Parfois, elles se trouvent à peu de distance les unes des autres, et on dirait que les bateaux montent par escaliers.

Il y a un chemin de halage destiné aux chevaux qui remorquent les bateaux à la corde. Ces bateaux sont dans le genre des allèges, longs mais peu larges. Ils sont chargés jusqu'aux bords.

Le courant n'est pas rapide, car il y a des barrages établis par échelons successifs, et qui font que le courant ne détruit pas les bords. Ce canal a un cours sinueux, qui suit en effet les contours de la montagne, depuis les endroits bas jusqu'aux en droits élevés.

Le chemin de fer qui y passe, le coupe en ligne droite ; et par suite, il existe des tunnels assez nombreux dans la montagne. Dès qu'on a franchi les derniers ravins, on arrive dans une plaine qui s'étend jusqu'à Sarrebourg. Encore un peu, et on arrive à Deutsch-Avicourt qui est la dernière station en pays allemand. Il y a un arrêt intermédiaire qu'on appelle Igney-Avicourt. C'est la dernière station du côté français. Entre ces deux gares se trouve la frontière des deux pays.

L'aspect du pays change tout de suite. Du côté de la gare allemande, il y a des employés allemands, et des soldats qui vont et viennent. Du côté de la gare française, ce sont des employés français et des soldats qui vont et viennent également. Les employés de la douane exercent une surveillance stricte des deux côtés. Les coutumes sont différentes, ainsi que la manière d'être des gens. et la tenue ; mais l'entretien des gares et des voies ferrées du côté français est inférieur au côté allemand. Je suis descendu de wagon pour remonter dans le wagon-restaurant, à cette dernière gare.

Le train passe et s'arrête à Lunéville, Blainville et Nancy. Le chemin de fer passe encore plusieurs tunnels, mais qui ne sont pas très longs. Nous quittâmes le wagon-restaurant pour entrer dans le wagon-salon, lorsque tout-à-coup on arriva à un tunnel. Nous dûmes avancer silencieusement à tâtons, comme le personnage T'ao Chulani dans l'histoire de Mahosot. La ville de Nancy est très grande ; et certes, si je n'allais pas à Paris et dans d'autres villes, j'y séjournerais un ou deux jours. Mais on va directement à Paris, personne ne descend. Encore une étape, et on s'arrête à Bar-le-Duc et à Châlons-sur-Marne. Je n'ai pas voulu descendre, parce qu'il y a plusieurs lignes qui s'entrecroisent.

Pour se diriger sur la frontière, il y a d'autres voies. Celle qui va directement à Paris est une ligne spéciale, et les arrêts ne se font qu'en peu d'endroits. En approchant, le train s'arrête fréquemment, mais pas à n'importe quelle ville, car il se gare pour éviter les autres convois.

Le fait de passer la frontière d'un pays fait ressentir un changement très singulier, non seulement dans le langage et dans la nature, mais en ce qui concerne les montagnes, le sol, les forêts, qui sont vraiment autres. Ce n'est pas une transition lente, mais au contraire très brusque. Sur le territoire allemand il y a de vraies montagnes et la plaine est tout-à-fait unie ; en France il y a aussi de vraies montagnes, mais il faut traverser des ravins. En dehors de cela, c'est une chaîne de petites montagnes espacées, aux sommets alignés, comme tirés au cordeau. La surface du sol présente des ondulations parsemées de collines plus ou moins hautes, escarpées et qui réellement frappent la vue et donnent l'impression d'un sol beaucoup plus fertile qu'en Allemagne. On cultive avec le blé des légumes, et on élève beaucoup d'arbres fruitiers.

Les canaux comme celui dont j'ai parlé sont nombreux, et je ne puis décrire le grand nombre de ces travaux auxquels rien ne manque en perfection. Le même soin est apporté dans le perfectionnement de la culture et de la circulation tant sur terre que sur eau.

Il ne me reste qu'à ajouter à cette énumération, l'existence d'usines et de manufactures. Nous avons passé une fonderie de fer, où les résidus en tas élevé forment un prachedi et des collines. Ces résidus sont transportés par un petit chemin de fer. Pour le travail des fours à chaux, on emploie des cables de fer transbordeurs qui relient la faite de la colline aux fours à chaux. On se sert de beunes qui courent sur ces lignes aériennes. Il n'est pas nécessaire d'avoir des chariots de transport. Pour toute espèce de travaux, les frais sont réduits au minimum et on fait en sorte qu'il en résulte des profits extrêmement considérables qui sont difficiles à évaluer. Le progrès y est constant, et personne ne peut affirmer, si l'on continue à modifier l'ancien système, que les travaux de cette nature dans dix ans ne seront pas plus faciles et plus avantageux qu'ils ne le sont actuellement. Une grande patience serait nécessaire pour énumérer tout ce qui découle de la prospérité des sciences en Europe, et encore tout ce qu'on pourrait dire serait toujours trop bref. On a beau croire qu'un modèle est achevé, on trouve encore moyen d'inventer beaucoup d'autres choses qui sont la source d'une foule d'autres.

Enfin, me voici arrivé à Paris. Charoun précède M. Mollard, Chef du Protocole. Le Commandant Schlumberger me reçoit au nom du

Président. M. Gauthier représente le Ministre des Affaires-Etrangères. M. Riffault, l'ancien Ministre de France, avec le personnel de notre Légation, Westengard et Florio du Ministère des Finances sont à la gare. On a établi un pavillon devant l'entrée des voitures. Après un entretien, je monte en voiture avec Boripat, le Commandant Schlumberger, et nous sortons de la gare.

Il y a beaucoup de curieux, qui manifestent avec beaucoup plus de cordialité que la fois précédente. Quelques-uns acclament. La ville est tellement énorme qu'elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les rues sont remplies de gens et de véhicules de toutes sortes qui se garent sans arrêt et sans relâche.

Nous sommes venus incognito, nous n'avons pas de cortège. Peu de temps après avoir quitté la gare, plus personne ne nous regardait. On est perdu dans la foule de toutes ces voitures. C'était un spectacle nouveau et curieux, que je n'avais pas l'habitude de voir.

Arrivés à l'emplacement de la dernière Exposition, je demande des renseignements sur le nouveau Salon où sont exposés tous les beaux tableaux.

Je suis allé droit à la Légation, 14 Avenue d'Eylan. J'ai donné congé à l'officier, et j'ai reçu les étudiants. Madame Leydeganck me tendit une gerbe de fleurs. Kechion, Itit'ep, Damrat Damrong, Ta to et deux autres personnes étaient là. Je suis monté recevoir les femmes des fonctionnaires, c'est-à-dire Madame d'Orelli, Madame de Rickman, Madame Sarrasin, sa fille Mademoiselle Sarrasin et Madame Guérin. Puis je suis allé dans l'appartement, où Charoun m'a présenté l'artiste qui doit faire des sema et des médailles commémoratives à l'effigie du roi P'ra Rama Tibodi. Il peut se servir de l'ancien modèle, mais il faut y faire quelques retouches. N'ayant pas suffisamment de temps pour modeler, il a pris un crayon et a dessiné sur l'ancien modèle. C'est un ouvrage très pressé, parce que si on tarde à le faire, il ne serait pas prêt à mon retour, car l'artiste doit en faire pes centaines de mille.

La Légation a été très agrandie. Il y a au rez-de-chaussé, un hall très élevé et les bureaux. Au premier, trois salons, une antichambre, une salle à manger. Ces pièces sont plus grandes que celle du Palais Amp'on, mais l'escalier est très ennuyeux, car il n'y a pas d'ascenseur.

Je suis installé dans la chambre du troisième étage, qui ressemble à l'étage supérieur du palais Amp'ou. Il reste encore deux étages, le quatrième est occupé par les maîtres, et le cinquième par les domestiques. Derrière, il y a une remise et un petit jardin. La disposition de tout l'ensemble est parfaite ; seul, un ascenseur manque.

Aujourd'hui, nous avons pris nos repas et causé ensemble. Je ne suis allé nulle part et je me suis reposé. J'ai marché beaucoup pendant plusieurs heures, et je suis très fatigué.

85 ÈME NUIT.

Mercredi, 19 Juin.

A dix heures, je suis allé voir le Salon. Ce Salon est une construction avec un toit en verre. Tout autour des murs, il y a un "laoteng." Ce mot "laoteng" est un mot chinois qui paraît un peu vil, mais de mot siamois traduisant convenablement, il n'y en a pas. En anglais, on dit gallery. C'est un étage circulaire qui ne s'étend pas purement et simplement en ligne droite. Il y a une facade, et pour mieux la décrire, je dirai seulement que c'est une construction dans le genre de notre ministère de la Guerre, mais la configuration n'est pas carrée comme dans ce dernier. Le toit est de verre et couvre une certaine étendue de la surface du sol qui forme un parterre. Des statues de marbre, de plâtre ou de bronze y sont placées. Dans ce parterre, il y en a plusieurs centaines. Sous des vérandahs, on en expose de plus petites. Aux murs sont suspendus divers tableaux. Tout autour de la partie principale, on a accroché des peintures à l'huile. J'ai visité le Salon pendant deux heures entières, et il est à croire que j'en ai vu le quart, ou tout au plus le tiers. Il y a plus de trois mille objets ou peintures, et il en a été refusé environ près de deux mille. Parmi les tableaux qui sont au Salon, il y en a moins de l'Ecole moderne que de l'Ecole ancienne, mais bien que certains soient de l'Ecole moderne, qu'ils sont beaux? Ils ne ressemblent pas à ce genre de tableaux que je déteste. J'ai vu exposée là la statue du Roi Sisowat, modelée en terre et très bien faite. A midi, je dus m'arrêter et me reposer, parce qu'à deux heures de l'après-midi, je dois recevoir des visiteurs, et il faut que j'aie déjeuné.

De deux heures à quatre heures de l'après-midi, j'ai reçu les visiteurs : le premier M. Pichon, Ministre des Affaires Etrangères, et le Baron Hély d'Oissel, Directeur de la Banque de l'Indo-Chine, le Ministre de Chine, M. Bernard, et beaucoup d'autres personnes encore, qui sont venues donner simplement leurs signatures, telles que M. Doumer et Defrance, ainsi que des ministres en service.

A quatre heures de l'après-midi, je suis allé, avec Boripat faire visite au Président, à l'Elysée. Il y avait un bataillon de soldats pour me recevoir. Charoun servait d'interprète au Président, qui paraît une personne affable, aimable et d'un excellent commerce. De retour, j'ai envoyé

Chao P'raya Suriwong lui apporter la décoration Chakkri. Un instant après, le Président est venu me rendre visite à la Légation. Il avait déjà attaché le ruban jaune à la boutonnière de son habit. Aussitôt arrivé, il m'a montré qu'il le portait déjà. Nous avons conversé longuement ensemble, durant ma visite et la sienne.

Après le départ du Président, je suis allé voir des magasins. Puis, je me suis dirigé vers l'atelier du sculpteur, qui doit faire la statue dont la commande a été convenue, et qui est destinée à être édiflée à Bangkok. Il a fait d'abord plusieurs modèles, et il a choisi une statue équestre. Il a deux sortes de modèles à exécuter : une statue équestre et une statue en pied. En même temps, je lui ai recommandé de choisir le métal, afin de l'examiner d'avance. Il y a quatre modèles de statues. Le premier ne diffère du troisième que dans une meilleure disposition des habits. Dans le prix, il y a une différence de deux livres sterling. Le deuxième modèle est noir, les Siamois ne l'aimeraient sûrement pas, et le métal du quatrième est trop grossier pour qu'il leur plaise. Si le premier et le troisième modèle étaient faits tous deux, les gens marquant une préférence pour celui qui est bon marché, et le premier ne semblant pas devoir se vendre facilement, il fera seulement d'après le troisième modèle. Il a demandé ma photographie de face de profil et de trois-quarts. J'irai donc demain me faire photographier.

Je fis de retour avant le diner. Après le diner, je suis allé à l'Opéra-Comique. J'ai déjà vu le Grand-Opéra. Les deux théâtres appartiennent à l'Etat, qui les subventionne, parce que les frais sont élevés. S'ils n'avaient pas de secours, les recettes ne pourraient pas couvrir les frais. Paris est une ville extraordinairement grande. Les théâtres peuvent jouer tout le temps, et en toute saison. La musique y est extrêmement bonne. Madame Carré a une voix douce et sonore, elle joue bien. Il est très difficile de trouver un bon artiste doué d'une belle voix. On m'a remis le livret, mais j'ai regretté qu'il fût écrit en français. Je n'ai pu pour me rendre compte que regarder les images.

La pièce n'avait rien d'extraordinaire. C'était l'histoire d'un avocat qui a une jolie femme. Celle-ci a pour amant un capitaine. Un autre avocat lui a confié un étudiant, qui est un tout jeune homme. Celui-ci tout d'abord ne veut pas étudier chez ce vieil

avocat marié. Dès qu'il a vu la femme, il y consent. Les clercs du vieil avocat viennent lui dire qu'ils out cru apercevoir qu'un entrer dans la chambre de sa femme, et ils soupçonnent qu'elle a un amant. Le vieux mari est prêt à le saisir, et il entre à sa recherche. La dame fait cacher son amant dans l'armoire aux habits. Le mari après avoir tout fouillé ne trouve rien, et il demande alors pardon à sa femme, disant qu'il ne lui causera plus d'ennuis. L'adolescent qui est avec lui s'emploie tout d'abord aux bons offices de cette femme. Elle ne sait pas que ce jeune homme l'aime. Elle ne s'en aperçoit que lorsqu'il lui chante des chansons dans lesquelles il lui dévoile son amour. Elle finit par avoir pitié de lui et par l'aimer. Ils sont en train de flirter, la dame cueille des roses rouges qu'elle tient à la main. Le jeune homme lui en demande, elle fait la coquette tant qu'elle peut et simule la colère. Elle s'agite en tous sens, et lui jette les roses pour revenir en courant à la maison. Ce passage est remarquablement joué. A ce moment vient l'officier. Le jeune homme s'esquive, il se cache près de la maison. Il voit sortir la dame qui plaisante avec l'officier. Il jette les roses qu'elle lui avait données. L'officier et le jeune homme apprennent qu'ils aiment la même personne. Le premier est jaloux, et par tromperie il pousse la dame à écrire une lettre invitant le jeune homme à un rendez-vous. Il fait en sorte que le vieil avocat vienne le surprendre. Cette femme étourdie a écrit pour qu'on lui rende sa lettre. Malgré tous ses efforts, elle ne peut la ravoir en sa possession. L'officier l'a déjà emportée. Alors elle s'assied en proie à un profond chagrin. Le jeune homme à son arrivée ressent une très grande surprise : le vieux mari et l'officier le cherchent et ne le trouvent pas. L'avocat doit encore baiser la main de sa femme et lui demander encore pardon. Lorsque les deux vieux sont partis, le jeune étudiant sort de l'endroit où il était caché. Ils s'embrassent, le rideau tombe.

Je fus de retour à minuit. J'ai noté les portraits dans le livret que je t'envoie. Madame Carré est la femme du Directeur de cet Opéra. Elle a une voix merveilleuse. Le vieil avocat est parfait, sa voix est puissante et bouffonne. Je t'ai décrit cette pièce aujourd'hui, car je pense que tu désires la connaître.

Jeudi, 20 Juin 1907.

Ce matin, je suis allé voir de nouveau les tableaux du Salon. J'y suis resté deux heures entières. Pour visiter une partie du grand Salon et la salle qui se trouve vers la sortie du palais, j'ai mis en tout quatre heures de temps. Je suis descendu par derrière et j'ai parcouru des magasins jusqu'au déjeuner

Aujourd'hui, une raison nouvelle m'oblige à modifier mes projets. Des évènements fâcheux se sont produits dans le sud de la France à propos de la production du vin naturel et celle du vin falsifié. Le peuple pense que les lois de protection que le Gouvernement a établies ne sont pas suffisantes, et il le presse d'en établir pour y porter remède. Des gens du peuple se sont entendus pour causer des troubles dangereux. Le Gouvernement a envoyé des soldats qui n'ont pas pu arrêter le mouvement. De part et d'autre, des coups de fusil sont partis et trois hommes du peuple ont été tués. Des préparatifs de résistance sont faits, et de nouveau on est obligé d'envoyer des soldats. Le Conseil des Ministres doit se réunir et il sera en permanence. Beaucoup de Ministres manqueraient au dîner de ce soir. Je crois qu'on est très ennuyé. Si j'assistais à un dîner quand la situation est si embarrassée, ce serait, je pense, un manque de savoir-vivre. J'ai donc envoyé l'officier à ma disposition prévenir le Président que j'ai appris les ennuis subits du Gouvernement, que j'en suis peiné et que je pense que le dîner serait un dérangement. Je demande qu'il soit remis à une date ultérieure. Il est vrai que pour le dîner d'aujourd'hui, le Président m'a averti dès le premier jour qu'il n'inviterait que les Ministres, les Sous-Secrétaires d'Etat et les personnes qui s'occupent du Siam. Il m'a envoyé en même temps le texte de son discours, et nous préparions justement la réponse lorsqu'il a été décidé de remettre le dîner et de cesser tous préparatifs. Le Ministre des Affaires Etrangères paraît très ennuyé. Il m'a annoncé qu'il viendrait présenter ses excuses lui-même. J'ai attendu jusqu'à trois heures, il n'a pas pu venir. Il m'a demandé de remettre sa visite au lendemain, car il y a séance au Sénat. Il a demandé ce délai pour s'y rendre, parce qu'il craint que s'il n'acceptait pas que le Sénat vote le Traité aujourd'hui, et le vote n'ayant pas lieu, il soit obligé d'en demander la remise à une autre fois. Nous nous promenons donc

encore une journée pour ne pas perdre cette fois-ci notre temps, puisque nous sommes à Paris. Certes, il est vrai que ce n'est pas seulement pour me promener que je suis ici, c'est aussi pour une affaire politique.

J'ai quitté la Légation à quatre heures du soir. Je suis allé d'abord me faire photographier, pour que la photographie serve à faire la statue. L'artiste m'a demandé de me faire photographier sous toutes les faces, et il désire que je sois en uniforme. Mais je n'ai pas mon uniforme. Je l'ai donné comme modèle pour en faire un neuf. Du reste, il est étroit et il me gêne. Ce n'est pas seulement parce que je suis un peu gros, mais aussi parce que le drap est trop épais. A l'atelier du photographe, si l'opération se passe en ville, ce n'est pas très agréable. Je m'en suis aperçu à Strasbourg, où l'on m'a photographié sous les toits. J'ai déclaré que si le misérable m'obligeait à faire cette ascension, je ne consentirais pas à me laisser photographier. Malgré moi, le jour de l'opération, c'est comme si je n'avais rien dit. Il a grimpé sous les toits jusqu'au septième étage, depuis le rez-de-chaussé. Mais si on ne montait pas si haut, on n'aurait pas de lumière. Ce qui m'a sauvé, c'est que j'ai pu prendre l'ascenseur, qui va du rez-de-chaussé au septième étage. Douk* et Charoun ont grimpé en coeur l'escalier à perdre haleine. Après avoir pris plusieurs photographies, il m'a demandé d'en faire une à part pour son magasin.

Puis, je suis allé à l'atelier de M. Carolus Duran. Sa maison est très éloignée. Après avoir suivi de grandes rues, nous sommes entrés dans une ruelle, et pour arriver nous avons dû passer par un chemin fermé par une grille. Il est impossible de faire autrement. S'il restait en ville où l'on entend le bruit continu des voitures et des chevaux, il ne pourrait avoir aucune tranquillité d'esprit. C'est pourquoi il est obligé d'habiter au loin. On vend dans ce quartier des objets pour la peinture à l'huile, et toutes sortes de pinceaux. C'est là qu'habitent les peintres, les escaliers sont très pénibles à monter. On dirait que les deux pièces de l'atelier sont abandonnées. Celui du vieux Yelli est très agréable à voir et très propre. Ici tout est pêle-mêle. La première salle où sont exposés les tableaux est un peu mieux, mais dans la deuxième, c'est le désordre. Il n'y manque

* Le Duc (Prince Sanpasat).

pas la pendule avec le cadran en plomb, qu'on trouve ordinairement dans les palais : il faut qu'il y en ait une pareille ! Mon portrait en buste fait beaucoup plus d'effet que mon portrait en pied. Lorsqu'on le regarde de près, ce n'est pas moi, et de loin cela gagne en ressemblance. En le regardant dans une glace, un côté du buste est bien plus ressemblant.

Le Président a beaucoup félicité M. Duran. Il lui a dit qu'il était un peintre d'une très grande habileté et que c'était lui qu'il avait choisi pour avoir un portrait exact de lui-même. Il peint avec une très grande hardiesse et il est très fier d'une habileté à laquelle il est difficile sinon impossible aux autres peintres d'arriver, car tout le tableau est jaune. Derrière le tableau, il met du velours jaune et le fonds est jaune. L'habillement est jaune, le ruban et toutes les décorations sont jaunes. Le teint de la figure aussi est jaune, la veste blanche paraît jaune également. Ce qui ressort, c'est le noir du pantalon et le rouge sur les épaules. Il aime beaucoup qu'on l'admire. Aussi m'a-t-il demandé la permission d'exposer ces deux tableaux au Salon au moins pendant sept jours. J'y ai consenti. Les cadres des tableaux sont grands, aussi grands que ceux de plusieurs des tableaux de la salle privée du trône de Mahachakkri. Il a un tableau de la vendange qui est magnifique, comprenant plus de dix personnes. On l'a estimé deux mille livres sterling. Il y a le portrait de toute sa famille qui est nombreuse, réunie autour de lui-même. On y voit aussi une peinture étrange et mauvaise, que fit le Roi de Portugal, lorsque l'artiste peignait le portrait de la Reine. Il m'a donné deux de ses portraits. Après avoir quitté l'atelier de M. Duran, j'ai pris le thé à un endroit où l'on fait des crèmes glacées délicieuses. Puis, j'ai continué ma promenade et j'ai diné au dehors. Je me suis promené jusqu'aux environs de minuit, et je suis rentré.

Les détails de cette promenade et de ce diner doivent faire l'objet d'un récit spécial, car ils se sont passés dans l'incognito. Pour diner, je suis allé chez le Père qui fait les canards, ceci amusera Yentra, car il n'a jamais diné chez ce vieux.

C'est en ville, de l'autre côté de l'eau et tout près de la Seine que Nai Chai nous conduisit, à l'endroit où ce vieux patron, maître à-canards tient un restaurant ordinaire, qui s'appellerait en siamois : la Tour d'Argent. C'est le patron qui fait toujours la cuisine. Non

seulement il sait accomoder les canards, mais il prépare encore avec art beaucoup d'autres mets qu'il a imaginés. On ne fait nulle part aussi bien et il est impossible de l'imiter. Il nous a remis le menu avec une réclame en vers en faveur de l'établissement. Il indiquait qu'il y avait deux canards à manger, et que le dernier portait le numéro 28348. Certainement, depuis qu'il est installé, d'après le chiffre de ces canards, plus d'un millier de gens sont venus en manger chez lui. Il nous a remis le menu afin que nous choisissions les plats. Nous primes à tout hasard. Il en parut contrarié. Si je l'avais laissé faire, il aurait servi de tout. Aujourd'hui, je lui ai donné liberté pour les hors d'oeuvre et le potage. Ce dernier était très épais mais délicieux. Puis, il nous servit du poisson avec une sauce aux crevettes, très bonne et qu'on ne mange que chez lui.

Nous voilà arrivés au canard. Pour les autres plats, le patron commande assis, mais quand le canard a fait son entrée, il se met rapidement à l'oeuvre. On a tué et plumé le canard, puis on l'a mis au four. Dès qu'on a terminé le poisson, on apporte le canard pour le préparer. Les marmitons se mettent au travail. Ils commencent à disposer la table où on le dépècera tout d'abord. On apporte un instrument pour le presser, qu'on fixe au bord de la table. Puis des plats et le fourneau à alcool sur un support. Il y a plusieurs assiettes, du poivre, du sel et des allumettes; deux sauciers pour recevoir le sang ou le jus qui coule du canard rôti dans le four. Il ne le découpe pas avec un grand couteau et une grande fourchette; il emploie simplement un couteau et une fourchette ordinaires, mais le couteau est bien aiguisé. En premier, il enlève les deux cuisses, puis il détaille la poitrine en toutes petites tranches, qu'il dépose dans le plat avec le sang qui formera la sauce, et il coupe aussi les ailes. Lorsqu'il a fini de le découper, il enlève la peau sur les côtés, et coupe l'arrière-train pour ne conserver que la carcasse. Il répand du sel et du poivre en grande quantité, puis il le fend en deux morceaux qu'il place dans le pressoir. Il tourne l'instrument pour que le sang s'écoule entièrement dans le plat. Cela fait, il verse de l'alcool sur le tout et l'allume à une autre lampe. A ce moment, le jus dans le plat étant suffisamment chaud, il arrose et il remue le plat, je ne sais pas pourquoi. Il arrose et remue le tout jusqu'à ce que la sauce soit épaisse, puis il y ajoute encore du sang. Il arrose et remue de nouveau, et il dispose en ordre la chair dans le plat, en y répandant

encore une fois une cuiche de poivre, et enfin il l'apporte sur la table. Ce canard était tout-à-fait cuit à point, comme fait Yentra. La sauce inondait la chair comme pour les poissons. Il n'y a pas mis de jus de citron, il a versé une liqueur dans le genre de celle dont se sert Yentra. C'était délicieux. Ce canard mangé, il en fait fumer très sec les pattes. Les plats terminés, nous voilà au dessert, composé de divers fruits, c'est-à-dire de grosses et de petites fraises, des poires, des cerises sans leurs noyaux, tous coupés en petits morceaux, mélangés de sucre et de Porto. Tous ces fruits étaient dans la glacière pour les tenir frais. Il n'y a qu'un seul dessert. Au moment du cigare, je pense qu'il n'y en a pas de bons, où donc a-t-il pris ceux qu'il apporte sans vergogne ?

Après le dîner, nous décidons d'aller voir quelque chose de bien. Il n'y a en fait que le Grand Opéra, ou l'Opéra-Comique de convenable à voir. Mais je me rappelle qu'il faut m'habiller. Revenir s'habiller et ressortir aussitôt me semble bon pour m'essouffler, je me sens extrêmement paresseux. Ce n'est pas amusant de monter l'escalier de la Légation ; il fait deux tours par palier et il faut monter deux paliers pour arriver à ma chambre. J'y renonce. J'irais bien au music-hall qui est éclairé des deux côtés de la rue, mais je crains de me trouver au milieu du public. Si les gens me voyaient, je perdrais beaucoup de mon prestige. Car en ce moment-ci, il y a beaucoup de monde à Paris : quantité de gens de qualité et de riches étrangers.

J'ai bien constaté cette fois-ci que cette ville de Paris est la ville du bonheur suprême et qu'il n'y a pas sa pareille dans n'importe quel pays. L'atmosphère est suffisamment tempérée pour qu'on se porte bien. Il est inutile de s'inquiéter du chaud et du froid. En voiture découverte, dans la rue, je ne mets pas de pardessus, et je n'ai pas froid. En voiture fermée, il ne fait pas chaud. En plein soleil, il ne fait pas chaud et on s'en trouve bien. Dans la nuit jusqu'à onze heures ou minuit, je n'ai pas besoin de mettre de pardessus, cependant en plein air, je n'ai pas froid. Je suis arrivé juste au mois de Juin. Je n'ose pas parler des autres mois que je ne connais pas. Le Président m'a dit que la température de ce mois était excellente. La première fois que je suis venu, je n'ai pu me rendre compte de l'état de la température et de l'atmosphère ; mes yeux étaient comme masqués par une toile d'araignée, le coeur me battait comme lorsqu'on bat des oeufs. Cette fois-ci, j'ai pu admirer les beautés de ce Paris que tout le

monde aime tant. Il y fait vraiment bon à vivre. On peut s'y promener dans toutes les directions. Nous avons donc décidé d'aller droit devant nous. Nous nous sommes séparés en groupes : moi avec Bori-pat et Charoun, nous sommes revenus à la Légation vers minuit.

Paris est, dit-on, la plus belle ville d'Europe et c'est la vérité. D'une place circulaire ou carrée, partent huit ou six artères qui sont les rues. Les carrefours sont très larges, comme la Place de la Concorde, que j'appellerai : Place de la Réunion. Mais ce nom ne convient pas à cette place, car pendant la Révolution on y fit de grands massacres. Les cadavres s'y entassaient. Au milieu, est placé un obélisque apporté d'Égypte, et de chaque côté, deux grandes fontaines jaillissent. Il n'y a point d'herbe sur cette place qui puisse former une pelouse. C'est un endroit découvert, et le pavage ressemble à celui de la Place de la Balançoire. Il y a plusieurs fontaines et de nombreux réverbères. Si l'on se place au milieu, on aperçoit dans toutes les directions, de très hautes constructions. On voit partout des édifices, au bout de chaque avenue, tels que l'Arc de Triomphe, Porte de la Victoire, le Grand Opéra, la Chambre des Députés et une église. Dans tous les sens, quand on suit une avenue qu'on a déjà vue, on trouve encore de nouvelles places et de nouveaux carrefours dans le même genre de cette grande place. On rencontre de même des choses remarquables. Les rues sont disposées comme les fils d'une toile d'araignée, impossible pour le nouveau venu de s'y retrouver. Bien qu'il en soit ainsi, il est plus facile de s'y reconnaître que dans d'autres villes, car il y a des points qui fixent l'attention comme ceux que je viens de citer.

Des voitures de toutes sortes circulent, excepté l'hansom-cab qui ferme devant et qu'on ne trouve qu'en Angleterre. Il y a de tout : omnibus attelés de trois chevaux, ou à vapeur ou bien électriques ; toutes sortes d'automobiles, même à deux étages, et tout cela rempli de monde. Ces véhicules passent partout, il y a peu d'espaces libres. Les voitures sont obligées d'aller lentement, elles prennent la file lorsqu'il y en a beaucoup. Dans les grandes rues, il y a trois voies ; mais les voies pour les piétons sont très larges, aussi bien dans les petites que dans les grandes. Si l'on s'assied au bord de la rue, on voit les gens circuler comme les herbes emmenées par le courant du fleuve. Les voitures passent comme les radeaux et les amas d'herbes qui descendent à la saison des eaux. Parfois la circulation, même en

automobile, se fait très lentement, parce qu'on se touche roue à roue. Il faut attendre, et on ne peut pas s'échapper par côté. Les agents de police exercent une surveillance sévère.

Dans l'après-midi, les gens prennent l'air sur les trottoirs, à l'ombre des arbres, sans arrêt, jusqu'à la nuit. Les rangées d'arbres sous lesquelles on se promène pendant la nuit sont éclairées comme s'il y avait une fête continuelle. Paris est riche en approvisionnements, en plaisirs et en tout ce dont on peut avoir besoin. Aussi, tous ceux qui s'y rendent trouvent que c'est le paradis. Oui, c'est une comparaison juste, mais ce qui retient l'admiration des gens est le plus grand des dangers pour leur vie et pour leur fortune. Les gens qui vont s'y promener doivent se garder eux-mêmes, et veiller avec grand soin sur leur coeur. La description de Paris sur si peu de papier ne peut pas être complète ; je m'en tiens là.

87ÈME NUIT.

Vendredi, 21 Juin.

Ce matin, j'ai terminé mon travail en retard, je me suis hâté pour qu'il fût achevé à quatre heures. M. Pichon, Ministre des Affaires Étrangères, est venu m'annoncer que le Traité avait été ratifié à dix heures du matin. J'ai reçu l'invitation du Président pour aller, lorsque je reviendrai à Paris, à Rambouillet, qui est sa résidence d'été. J'ai donné des décorations et on s'est excusé de la remise de la réception à une date ultérieure. J'ai décoré M. Mollard, Chef du Protocole. A cinq heures, j'ai quitté la Légation pour me rendre à la gare. Plusieurs personnages m'ont accompagné, des fonctionnaires français et les nôtres, tels que M. Mollard, Douk qui m'attend à Paris où il terminera les préparatifs. J'ai quitté Paris vers midi, et à trois heures je suis arrivé à Calais. Dans cette partie de la France, il y a beaucoup de prairies, où l'on élève des troupeaux de moutons et de boeufs. On dirait que l'eau salée pénètre partout, car j'ai senti son odeur longtemps avant d'arriver à Calais.....

142ÈME NUIT.

Jeudi, le 15 Août 1907

Chère fillette,

La dernière nuit j'ai bien dormi. Dans l'après-midi, le Prince (Georges de Grèce, à Paris déjà depuis un mois, est venu me faire visite. Je suis arrivé ici après le départ du Prince héritier de Grèce. Le Roi de Grèce viendra me voir avant de partir de Paris. Dans la soirée, je lui ai rendu sa visite au Bristol Hotel. J'ai remis ma carte, puis je suis allé au Bois de Boulogne en automobile. Je me rappelle la route, mais non d'une façon sûre, car je fais toujours des confusions. Mais on arrive très vite, si loin que puisse se porter la vue. En un clin d'oeil, nous passons la résidence habituelle de la Reine Isabelle d'Espagne. Je me le rappelle. Encore une minute et nous voici à une porte de fer.

Le parc n'a pas changé d'aspect. On a seulement coupé les vieux accacias qu'on a remplacés par de jeunes arbres. Le parc, c'est un bois touffu, percé de plusieurs sentiers très larges qui le traversent les uns en ligne droite, les autres d'une façon sinueuse. Il y a encore des descentes, et aussi de tout petits chemins. On y voit des pièces d'eau où l'on va en bateau à rames. Cela est d'autant plus facile qu'en certains endroits la surface de l'eau est plus élevée que celle du chemin. Ces pièces d'eau sont toujours à plein bord. Dans une partie sont des collines en pente, d'où l'eau tombe comme de la montagne Krailat. Vis-à-vis de l'entrée du parc, se trouve un restaurant avec une toiture chinoise, depuis des temps très anciens. Les voitures vont jusqu'au champ de courses de Longchamps, et en font le tour. Il y a une forêt et des prairies. On en fait le tour pour revenir par l'endroit où Sisowat donna la comédie. Après avoir parcouru à pied cette région, je suis revenu en voiture.

A ce moment, il y a beaucoup de promeneurs dans le parc. qui prennent plaisir à s'asseoir ou à marcher. Il y en a peu à l'époque des fêtes. Pendant la saison chaude, toutes les rues de Paris sont désertes et tranquilles. Beaucoup de gens sont partis à la campagne, car c'est la fête où le Seigneur Jésus est monté au ciel. Les boutiquiers et leurs clients sont tous en promenade. Le soir, on voit revenir de Versailles de grandes automobiles à six rangées de sièges. Pour les

européens, il est d'une nécessité absolue d'aller au parc. Il n'y a pas seulement que les gens de qualité qui s'y promènent en voiture ou à cheval, ou bien les jeunes amoureux bras dessus, bras dessous, qui se contentent de faire une promenade, mais aussi les bourgeois et le peuple ordinaire.

Tout le monde sort poussé par une nécessité plus grande qu'ils le croient eux-mêmes, ou que nous pouvons nous le figurer. Ils disent et pensent entre eux : " On fait en sorte de se payer le plaisir d'une promenade en voiture ou à cheval " ou bien " pour trouver le pays plus agréable ", ou encore suivant l'adage " on va prendre l'air ". Mais tout cela n'est que paroles inutiles, car il est évident que ceux qui habitent les maisons européennes sans balcon ni cour sont comme s'ils étaient emprisonnés sous des vitrines. On resterait chez soi, si les maisons étaient construites comme les nôtres. Car les nôtres sont entourées de vérandahs et de cours. Cependant, nous sortons en voiture ou à cheval, ou bien nous restons assis sur nos talons. Cela nous suffit de regarder les enfants courir ou jouer sur les pontons du fleuve, de les regarder pagayer de ci, de là, dans leurs barques.

Aucune maison européenne n'offre rien de tout cela. Il est donc nécessaire qu'il y ait des places au milieu des agglomérations de maisons pour qu'on puisse s'y délasser. Il y a des parcs grands et petits, il n'y a que cela. Les Européens qui restent continuellement chez eux n'ont qu'à s'asseoir " le sang descend aux pieds. " Ils ne se couchent pas sur le ventre, ne s'assoient pas les jambes croisées et ne jouent pas sur le parquet comme nous le faisons. Au contraire, lorsqu'ils vont en plein air, comme dans un parc, ils s'assoient les jambes croisées ou repliées. Leurs jambes n'en sont pas fatiguées. Ils se couchent sur le ventre et jouent sur l'herbe. Il faut les voir s'en aller sur les routes dans tous les sens. Ils vont à pied, ils n'ont pas de sièges pour manger. Beaucoup s'assoient par terre, en plein soleil ils respirent à pleins poumons l'air pur. Ils ont donc plus besoin de sortir que nous. Riches comme pauvres, tous se promènent en plein air. Revenu à la Légation, j'ai cherché dans quel ordre je raconterai mon voyage en Europe.

Le soir, je me suis promené en voiture et je suis revenu à la Légation à dix heures et demi. Il a fait moins chaud aujourd'hui que hier. La nuit, la température s'était rafraîchie. Il paraît

étrange qu'à Paris, les feuilles des arbres tombent plus vite que partout ailleurs. Dans la rue, les feuilles sont presque toutes rouges, elles tombent en tas au pied des arbres. La première fois que je suis venu, elles sont tombées au mois de Septembre. Dans le nord où je suis passé, elles sont partout encore d'un vert plein de fraîcheur. Il fait beaucoup plus vite chaud à Paris que dans le nord. Pendant notre voyage en Norvège, on nous a dit qu'à Paris il faisait déjà chaud, mais qu'aussi il y fait froid de temps en temps. Ce serait comme à la fin de l'été, à l'approche de l'automne.

143ÈME NUIT.

Vendredi, 16 Août.

Ce matin, il fait un temps obscur. On a donc été obligé de remettre ma visite à la Tour Eiffel. Car je crains que le temps devienne tout-à-fait nuageux, et de ne rien voir du tout. J'ai donc décidé une visite aux magasins du Louvre, magasins qui portent le même nom que le Palais, et qui se trouvent juste en face.

Le pourtour de cet édifice est carré, dans le genre du Ministère de la Guerre (siamois), mais il est plus petit, et il y a une toiture intérieure au milieu de la construction. Au rez-de-chaussé, on vend des vêtements pour les femmes et d'autres marchandises par étalages de forme circulaire. Puis, on monte cinq étages successifs. L'ascension se fait à l'aide d'une rampe en toile, comme celle qui se trouve à la maison de jeu de Monte-Carlo, et que je t'ai décrite. On va d'un étage à l'autre, et la descente se fait avec l'ascenseur.

Il y a peu de choses à dire au sujet de ce magasin, on pourrait le comparer au Kauf Haus de Berlin. Mais les marchandises du Kauf Haus sont bien meilleures, bien plus belles et bien moins chères. Ce dernier occupe une plus grande étendue dans son ensemble, parce que c'est un établissement neuf. Il ressemble à un vieux magasin et rejette tout ce qui est mauvais pour ne garder que ce qui est bon. Le Louvre ne peut par ses marchandises supprimer la concurrence des magasins au détail. Les prix sont bon marché, mais les marchandises ne sont pas bonnes. Il est préférable de s'adresser aux magasins au détail. Au contraire, au Kauf Haus, les marchandises

sont bonnes et meilleur marché que dans les petits magasins. Ses bénéfices viennent de la quantité d'affaires qu'il fait. Pour aller dans les petits magasins, cela coûte de l'argent, du temps. Au Kauf Haus, on trouve absolument tout ce que l'on veut. Il est plus agréable d'aller dans un seul endroit, aussi les gens vont-ils faire leurs achats dans les plus grands magasins. La manière de vendre n'est pas la même des deux côtés. Au Kauf Haus, il n'y en a qu'une. Aussi, beaucoup de gens comme nous y vont-ils. La foule se presse dans les passages, et ne pénètre que très difficilement. On m'a fait visiter et on m'a prié de faire mon choix au milieu du tumulte. Ici, au contraire, des vendeurs sont désignés pour se mettre à la disposition des clients. L'acheteur doit s'adresser à un vendeur déterminé. On ne peut changer de vendeur, car ils se feraient concurrence. Je n'ai pas l'intention d'acheter, il me suffit de les voir à l'ouvrage, et après avoir tout vu, je suis parti. Ma visite a été si longue que j'en ai les jambes fatiguées.

Je suis rentré avant la nuit, le ciel était pur, il faisait du soleil. Pour revenir à la maison, je suis passé devant la Tour Eiffel appelée en anglais Eiffel Tower. Là s'est terminée notre promenade. Les maisons sont toutes petites, il n'y en a pas au pied de la Tour. Des jardins et des pièces d'eau embellissent tout-à-fait cet endroit. Il n'y a personne, et cela va bien. On monte au premier étage dans un ascenseur funiculaire qui donne l'idée d'une urne funéraire posée au sommet d'un piédestal. Je suis monté au premier étage où il y a des boutiques et des instruments de jeu. Puis, avec le funiculaire je suis arrivé au deuxième étage, où il y a aussi des boutiques et des instruments de jeu du même genre. On monte en droite ligne au troisième étage qui est le plus élevé. J'ai donc pris l'ascenseur, mais j'ai fait deux parcours ; l'ascenseur va jusqu'à la moitié de la partie supérieure de la tour, puis on change encore une fois pour atteindre le troisième étage. Là, il y a aussi des boutiques et des instruments de jeu, mais tout cela est garanti du vent par des panneaux vitrés qui en font le tour. C'est très haut. A mon arrivée au troisième étage, il se mit à pleuvoir. Aussi, ne suis-je pas monté plus haut, où j'avais déjà été. Des vibrations font trembler l'étage supérieur. Lorsqu'on compare la tour au Grütlin, on mourrait de peur si on le rendait aussi petit en le coupant par la pensée, car on frémit à regarder les peintres qui sont en dehors.

Dans ces boutiques, on vend des objets de toutes sortes : boîtes d'allumettes, cendriers, verres, crayons, surtout des cuillers avec simplement l'image de la Tour, et des cartes postales que l'on peut envoyer d'ici. On y trouve des presse-papiers noirs et des mouchoirs brodés. Il y a aussi un bar où l'on vend des boissons qui paraissent moins limpides qu'autrefois, suivant l'habitude. On jette des sous dans des instruments qu'on fait tourner pour s'amuser. Il en est ainsi pour des courses de chevaux. Celui qui gagne reçoit les sous qui lui reviennent, on fait disparaître la mise de celui qui a perdu. On ne peut qu'y perdre ou seulement équilibrer les gains et pertes. Il y a des joutes de bateaux et des instruments pour dire la bonne aventure. Lorsqu'on jette des pièces de monnaie, on gagne des objets variés, parmi lesquels des objets religieux. La construction de cette tour présente cet avantage extraordinaire de permettre de voir tout Paris et ses alentours à perte de vue. Il m'a fallu plus d'une heure pour monter et descendre, car j'ai dû marcher, visiter et attendre aux relais de l'ascenseur, qui ne monte que toutes les dix minutes.

Je suis revenu déjeuner à la Légation. J'ai reçu la visite du Professeur Koch. C'est lui qui d'habitude s'occupe des expositions. Il a aidé Pra :ya Suriya pendant l'exposition de Philadelphie, et cette fois-ci, il a dirigé l'exposition de Saint-Louis. Il y a longtemps qu'il nous fréquente avec plaisir. Lorsqu'il a appris que je n'irais pas en Amérique, Pra : Ratanayap est revenu. Il a fait la traversée pour me voir. C'est un homme bien élevé, ceux des nôtres qui le connaissent disent que son caractère est toujours le même. A son entrée, il ne m'a pas semblé tel que je le croyais. Plusieurs personnes de ma connaissance sont aussi venues me visiter.

L'après-midi, je suis allé en automobile à Sèvres, où l'on fabrique de la vaisselle. C'est en dehors de Paris. A la sortie du Bois de Boulogne, les voitures doivent s'arrêter. Des employés vérifient le pétrole, car pour rentrer dans Paris, il y a des droits de douane à acquitter. Le prix du pétrole y est donc élevé. Aussitôt la barrière dépassée, on va chez un marchand de pétrole qui se trouve en face et qui vend à meilleur marché. Pour ma voiture, il n'y a pas de formalités, j'ai un laissez-passer.

A mon arrivée à Sèvres, nous sommes reçus par des fonctionnaires. J'ai visité les salles où l'on expose les pièces achevées et les gros objets qu'on ne met pas en vente. Les petites pièces seules

sont livrées au commerce. Après, j'ai visité la fabrique. J'avais déjà vu une première fois fabriquer la porcelaine à Meissen, à Dresde, en Ita'lie et en Russie. Je l'ai vu cette fois au Danemark, il est bon d'en dire encore quelques mots.

Pour la fabrication des pièces rondes, on emploie des tours à pédales comme ceux pour modeler les vases d'argile. Pour les statuettes on se sert de moules à impression. On met tout de suite au feu les objets blancs non émaillés. L'émail blanc qui recouvre les petites pièces plongées dans l'émail liquide sèche immédiatement dès qu'on les en retire. De même pour les tasses, dont l'intérieur n'a pas encore subi de cuisson. Il y a deux manières de faire la décoration : la première consiste à peindre avant de tremper dans l'émail ; la deuxième après l'émaillage, à décorer avec l'émail liquide. On donne plusieurs couches qui ajoutent à la solidité. Pour la décoration à l'or, on grave une plaque de fer, puis on la recouvre d'une substance noire qui se dépose dans les creux. On l'essuie avec soin pour que la surface plane soit propre, on la recouvre en entier de papier mince et on met sous-pressé. La substance noire s'imprime sur la feuille de papier qu'on place ensuite sur l'assiette émaillée. On roule de la gomme indo-arabique au verso du papier. Le produit noir se dépose à l'intérieur de la tasse, et c'est à ce moment que l'or qu'il contient y est fixé. Dans un autre endroit, on procède au polissage des tasses et on les soumet à la cuisson. Si l'or est plus épais à un endroit, il faut en mettre de nouveau. Lorsqu'on a retiré du four, on enlève le brillant avec un polissoir, et l'opération est terminée. C'est un travail très difficile, tout cela se fait avec les mains, jamais avec les pieds. Pour émailler les grosses pièces qu'on ne peut plonger dans un bain, on souffle dans des tubes de verre qui ressemblent à des lance-parfums. Pour modeler des objets fragiles, des tasses très minces, par exemple, on les coule dans des moules en forme de creuset. On ne prend que la tasse, la terre se détache en y mélangeant beaucoup d'eau. L'opération est d'autant plus lente ou d'autant plus rapide suivant l'épaisseur désirée. L'objet suffisamment sec est enlevé, il a alors la forme d'une tasse. Mais cette tasse est tout-à-fait fragile et friable. Pour la mettre au four, on a des creusets en forme de cocos pour puiser le riz. On les remplit, puis on les met dans le four. Pendant toute la nuit on entretient un feu très intense. J'ai vu aujourd'hui sortir du four les objets cuits. J'ai vu fabriquer des assiettes et

les tasses à thé qui nous sont destinées et qui n'étaient pas encore achevées. Je désirais avoir une paire de coqs que j'ai vu sortir du four. On m'a dit qu'ils avaient été commandés par la femme du Ministre des Affaires Etrangères, et qu'ils étaient pour elle. "Bien," ai-je dit, "j'en parlerai au Ministre des Affaires Etrangères." J'ai acheté un assortiment de statuette pour salle à manger. L'habileté de ces artistes est des plus grandes. A Meissen, on fabrique aussi bien pour la matière et l'émail, mais l'exécution de la forme est inférieure au genre délicat que font les Français. Je crois qu'à Sèvres on fait mieux que partout ailleurs, et je doute que nulle part il y ait mieux.

Pour revenir, j'ai suivi le même chemin qu'à l'aller. Nous sommes entrés dans le Bois, et nous avons pris le thé au Pré Catelan. Pour moi, prendre le thé n'est qu'un mot. Il faut le traduire par manger des fruits. Le médecin m'a défendu le thé. Je ne tiens pas à boire de leur liqueur épaisse et noire. Comme compensation, j'ai mangé des fruits. Il y a en ce moment, différentes espèces de fruits : de gros raisins noirs de forme ovale, de gros raisins verts, agréablement parfumés et parfaits, des fraises de forme ovale, des pommes et des prunes très douces et exquis, et des pêches depuis longtemps bonnes, des poires bonnes aussi, mais elles ne sont pas aussi grosses que celles d'autrefois. Des concombres, ou des cucurbitacés appelés "melous" en France. Leur chair est ferme et de saveur parfaite. Des figues à point, très sucrées. On ne trouve pas ailleurs une telle abondance de fruits. En Allemagne, on prétend que les fruits doivent être appelés fruits de France. C'est ce qu'on dit aux endroits où il y a beaucoup de fruits. Je suis allé prendre le thé aujourd'hui, au milieu de la forêt, dans une maison dont un côté tout entier est en glaces. Un autre côté est garni d'une glace aussi longue que toute la salle. Sur de petites tables, on a placé des gâteaux, des fruits, et toutes sortes de récipients pour boire. Deux orchestres jouent tour à tour. A l'extérieur sont de beaux arbres qui ombragent un chemin très joli et très agréable. Il est impossible d'égaliser les Français pour disposer les ornements dans ce genre. Après le thé, je suis revenu à la Légation. J'ai fait différentes choses.

Le soir, je suis allé voir l'Opéra, le Grand Opéra. La rue qui y conduit est inondée de lumière, comme si chaque endroit était

en fête. Presque tous les modes d'éclairage sont employés dans les rues de Paris : les lampes, le gaz, l'électricité, les lampes à arc. Il ne manque que des lampes à ressort, ou à mèche. On utilise d'une nouvelle façon l'électricité. On se sert d'un long tube qui donne une vive lumière, couleur bleu de ciel. Les magasins font des annonces électriques pour vendre leurs marchandises. Les enseignes s'allument et s'éteignent, alternativement, en changeant de couleur. Il y a encore beaucoup à dire à ce sujet. C'est comme une illumination continuelle. A la devanture des restaurants et des cafés, sur le bord de la rue, sont de petites tables, serrées très près les unes des autres. Malgré qu'on fasse ailleurs comme à Paris, on n'arrive pas au même résultat. On ne trouve rien de pareil à Londres. Qu'on essaie d'en faire autant à Hyde Park, personne n'y viendra. Le tempérament des Anglais qui n'aiment pas cette façon de se promener et de manger, ou bien le temps toujours obscurci par le brouillard, la pluie et la fumée ne le permettent pas. L'atmosphère pure, tempérée et saine de Paris invite à la promenade en plein air.

Le Grand Opéra est une très belle construction, sans pareille. En ce moment, son aspect est plus triste qu'autrefois. Il paraît défraîchi aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Il serait nécessaire de le réparer. L'Opéra a été bâti en 1660, époque à laquelle régnait chez nous le roi Prasat T'ong. Mais on y a fait des transformations successives. La nouvelle salle date de Napoléon III. Les représentations de l'Opéra ne donnent aucun bénéfice, et elles ne pourraient avoir lieu, si le Gouvernement n'accordait aucune subvention. Beaucoup vont à l'Opéra-Comique ou aux théâtres. L'Opéra-Comique ressemble tout juste à un "yike" (théâtre siamois). C'est un théâtre européen, tout-à-fait semblable à nos "lak'on," comme configuration, la façon de jouer seulement diffère.

Au Grand Opéra, on chante et on danse ; il n'y a pas de rôles parlés, c'est surtout de la danse qu'on s'occupe. On lève en effet les bras très haut ; on croise les jambes dans tous les sens, on se courbe, on se penche. Les danses des Européens sont agitées, elles s'exécutent avec les pieds sur des modes rapides. Nos danses à nous se font aussi bien avec les pieds qu'avec les mains, le mode en est lent, l'action mesurée, sans aucune précipitation, Les Européens jugent notre manière de danser étrange et ridicule.

C'est au point qu'ils la trouvent détestable. Pour le vrai siamois, leur manière de faire est aussi détestable et déshonnête. Ils se mettent des ka : prông très courts. Ils les relèvent de la main, ils les entr'ouvrent, ils dansent et sautent comme des singes entremêlés. C'est une honte pour des femmes d'être obligées de faire ainsi.

Leurs règles sont les mêmes pour chanter que pour réciter des vers, exception faite seulement pour la musique. Dans nos orchestres, on entend par-dessus tout les tambourins. On ne comprendrait plus la musique si on y changeait quelque chose et si on élargissait le thème. Il y a aussi des règles de danse qu'on ne peut enfreindre. En un mot, il y a et des orchestres et des danses. Chez les Européens, ce n'est plus cela. La musique peut être renouvelée par des centaines et des milliers de thèmes en allant des tons élevés aux tons extrêmement doux, de l'extrême rapidité à l'extrême lenteur. Ce sont des divisions ordonnées par l'imagination, qui fournissent quelque chose d'harmonieux. C'est la même chose pour la danse : les modifications se font avec la musique.

Dans un théâtre de ce genre, les costumes consistent en ornements étincelants et resplendissants. Ce sont ceux du temps passé, on ne met plus de vêtements ordinaires. Chez nous on a de même des costumes comme ceux d'autrefois, qui brillent et resplendissent aussi. Enfin, les spectateurs aiment entendre de bonne musique et en même temps à voir de jolies choses. Les grands acteurs principaux et les comédiens ne diffèrent que par leur langage et leur façon de jouer. Leurs connaissances et leur esprit sont d'autant plus restreints qu'ils sont soumis à des règles à la fois larges et strictes.

Aujourd'hui, on joue au théâtre Ariane. Le fonds de la pièce est le suivant : deux soeurs aiment le même homme. Lorsqu'elles l'apprennent, elles se désespèrent et se fâchent. La cadette s'approche de la statue de Vénus pour faire quelque chose. Vénus en tombant la frappe et la tue. On porte son calavre en procession dans le temple. La soeur aînée pendant la nuit va supplier Vénus. Celle-ci lui apparaît et fait que le spectre de la jeune fille la conduise à l'endroit où dansent et chantent les fantômes. L'aînée prend des fleurs, les offre à Vénus et la supplie de laisser sa soeur revenir sur la terre. Vénus y

consent, mais la ressucitée ressent encore de l'amour pour l'homme qui l'aime. La soeur ainée devient folle, et va se noyer dans la mer. Je ne suis allé voir que le deuxième acte, je suis sorti avant la fin. Les tableaux sont très jolis. On se sert de rayons lumineux qui sont magnifiques, et font extrêmement bien pendant la nuit. Je fus de retour à onze heures.

144ÈME NUIT.

Samedi, le 17 Août.

Aujourd'hui, je me sens bien mal à l'aise. Je me suis réveillé assez tard. A l'heure indiquée, on est venu faire ma toilette. L'artiste me coupe les cheveux et le malheureux veut malgré moi me peigner. Il ne peut pas faire ma raie, je patiente pendant trois essais et je finis par le renvoyer. Je suis allé déjeuner, le repas n'était pas bon. On avait précisément préparé du riz, mais il était mal cuit et tellement épais qu'on aurait dit du potage au riz. De plus, j'ai l'estomac plein et je n'ai pas déjeuné à midi.

M. Defrance, qui fut Ministre de France au Siam, vint me faire visite. Très corpulent et de figure rouge, il paraît bien portant. Il m'a demandé d'amener sa femme et sa fille que j'aimais beaucoup lorsqu'elle était toute petite.

On avait tout d'abord décidé pour aujourd'hui une visite à Baccarat et à Versailles. L'après-midi s'est passé, la promenade à Versailles n'a pas été possible. Nous avons donc pris le parti d'aller à Baccarat, puis au hasard. A moitié chemin, j'ai vu les boulevards qui sont admirables et dont le nom change suivant le parcours. J'ai vu la porte Saint-Martin et la porte Saint-Denis, deux vieilles portes de Paris que l'on a conservées. A la place des boulevards étaient de vieux remparts. On les a démolis pour faire de larges rues qui vont dans la direction de ces portes. Notre-Dame et le Palais-Royal, c'est là le vieux Paris. Autrefois, il y avait des fortifications circulaires. La portion de la ville où nous nous promenons en ce moment est complètement neuve. Les grandes artères, c'est-à-dire les grands boulevards, sont divisées en plusieurs parties, dont les noms diffèrent

Elles se terminent à la Place de la République. Ce quartier est habité par les pauvres et les ouvriers. La valeur des marchandises diminue à mesure qu'on s'éloigne de la place. Ce sont des marchandises qu'on vend aux pauvres. La réputation de ce coin de Paris serait détestable. On s'y donne des coups de couteau, il est dangereux de s'y promener pendant la nuit. Lorsqu'il se produit une grève ou une émeute, c'est toujours de ce quartier que cela part. La police y exerce de nombreuses répressions. La route que j'ai suivie dans la direction de Baccarat descend en tournant plusieurs fois jusqu'à la colonne sur laquelle est la statue de la Liberté. On remonte ensuite pour, après d'autres détours, arriver à Baccarat.

Dans ce magasin, il y a une grande salle où l'on expose la verrerie. Le directeur prétend avoir fait de nombreuses modifications ; il n'y paraît pas beaucoup. Les gros objets, comme les candélabres et les lustres sont les mêmes qu'autrefois. Il vante beaucoup une série de verres de couleur qui imitent la porcelaine. On ne fait la différence qu'en les frappant du doigt. Père n'en a pas acheté, parce que le prix est élevé et qu'il n'y connaît rien. Les tout petits objets comme les cuvettes pour la toilette sont du même modèle que les anciens. Ce magasin expose seulement des échantillons. On y vend et on y prend les commandes, on n'y fabrique pas.

Après avoir quitté ce magasin, je me suis dirigé vers Montmartre, pour voir Paris depuis l'église : "Eglise du Voeu National du Sacré Coeur", ce qui se traduit par : église sainte élevée par la piété du peuple. C'est presque la même appellation qu'on emploie chez nous pour dire église nouvelle. L'idée m'est venue d'y venir, car je sais que si l'on monte sur la Tour Eiffel pour voir les dômes qui se trouvent sur les collines, on peut voir aussi bien Paris du haut de cette église que de la Tour Eiffel. Paris est entouré de monts et comme placé dans le fonds d'une poêle. Les monts en forment la bordure, sur laquelle cette église est placée. La montagne n'est pas très haute, mais la route qui y mène est presque escarpée. Des pauvres gens habitent sur toute son étendue. Elle ressemble à la montagne de Naples, mais elle est beaucoup plus petite. Les rues ne sont pas étroites comme celles de Naples.

En arrivant au sommet, on trouve enfin l'Eglise, qui a été construite en plusieurs fois et pas encore terminée. Elle

comprend cinq parties plus élevées que les autres et un clocher bâti en pierre. On y voit une grande cloche qui a été fondue et a reçu la consécration, mais qu'on n'a pu installer, parce qu'elle est fêlée. Des personnes y sont toujours en dévotion, et prient les statues suivant leurs mérites. Comme ex-voto, il y a des coeurs, des bougies dans des chandeliers. Des femmes âgées vendent des bougies pour être brûlées en offrande continuelle. On y prie en foule suivant la règle, on y fait aussi des processions. D'autres dévoilent leurs péchés aux prêtres. Il y a de l'eau bénite on y trempe la main et l'on touche le front, signe que font tous les disciples. Pour les uns, la madone est sacrée, pour d'autres elle ne l'est pas, même pour Jésus. C'est donc à tort qu'on nous traite d'idolâtres, parce que nous vénérons des images. Même s'il en était ainsi, nous pouvons objecter que les catholiques romains vénèrent beaucoup plus d'images que nous, et en supposant qu'ils s'en défendent, que leurs fêtes ressemblent plus à celles des brahmes que les nôtres. Le Bouddhisme se compare à la religion annamite, nous nous rapprochons du protestantisme. Autour des églises on vend dans des boutiques des statues de Jésus et de la Madone. Ces statues sont fondues comme celles qu'on vend chez nous à la pagode Sam Plüm. Les Européens qui viennent dans notre pays achètent sur les marchés des statues du Bouddha, soit pour s'en amuser, soit pour se moquer de nous, disant que nous sommes des idolâtres. J'en ai donc acheté, parce que ces objets curieux me plaisaient, mais sans aucune intention de moquerie. Bien plus que nous, ils ont des colliers pour garantir de la fièvre et des maladies, et nombre d'autres objets qui protègent et guérissent. On aurait vite rempli un panier en achetant un spécimen de chaque. Il y a de tout, même des chapelets. Ils ont des objets de piété, ils récitent des prières consacrées, et font d'autres choses presque semblables. Il y a aussi des chemins de croix. On murmure des prières sur le même parcours. Nous, nous n'avons pas de confession pour les laïques. Ici, on les confesse, pour cela on se sert d'une armoire. Le prêtre y pénètre, et s'assied dans le compartiment du milieu. Il y a une ouverture de chaque côté, dans laquelle la personne qui se confesse se met à genoux pour parler à l'oreille du prêtre. Une grille empêche de voir son visage. Avouer ses fautes cela n'engage pas à réprimer ses passions dans l'avenir. Une faute accomplie reste toujours une faute. Quand même on essaierait pour la laver ou

la faire disparaître, de donner de l'argent aux prêtres, ou d'aller à l'église dix et cent fois, la faute reste entière. L'intention de réparer se traduit par une offre d'argent. Cette façon de faire varie avec le caractère des gens.

D'ici, on voit très distincte la partie vieille et la partie neuve de la ville. Beaucoup de gens s'assoient ou se tiennent debout pour regarder. Revenant de cette église, je suis passé par le Bois de Boulogne. Je me suis arrêté pour prendre le thé au restaurant d'Armenoville, qui est dans le Bois. J'ai rencontré le Prince Georges de Grèce qui s'y trouvait déjà. Nous avons causé ensemble. Cet endroit du jardin est traversé de chemins qui font de nombreux détours. Le restaurant se trouve au milieu. Il y a des glaces sur les murs et des tentures autour de ces glaces. A l'extrémité de ces tentures, il y a des rangées de globes électriques en forme de fleurs, et de l'électricité partout. On est éclairé pendant la nuit, la lumière brille comme pour une fête. Sortant de là, je suis allé autour de l'étang, sur lequel on se promène en bateaux à rames. On y voit des cygnes blancs et des canards. On y vend du pain pour le leur donner à manger. Ils font un bruit semblable à celui qu'on fait en remuant l'eau de nos jarres, et agitent la surface comme chez nous, du côté principal de la maison. Seulement l'eau dans notre jardin est plus propre. Cela me rappelle Dusit Parc et cela m'émotionne beaucoup. Le jeune Ouroup'ong m'engage à aller voir le Chatelet. C'est un théâtre pour les enfants, on n'y joue rien de grossier. Mais ce théâtre se trouve précisément à l'opposé dans Paris. Aussi, ai-je visité aujourd'hui trois coins de Paris. Un de plus et j'en aurai fait le tour.

Aujourd'hui, on joue au théâtre une pièce à escamotages. Une diablesse et un vieux diable s'associent. Chacun d'eux devient un être humain. Ils se transforment à dessein et ils accomplissent des tours pour faire rire, comme d'avoir la colique. Dans le but d'escamoter, ils se mettent à table. C'est dans la bouche des portraits qu disparaissent les aliments. La table s'enfonce complètement dans le plancher. Il y a des parties très belles comme des ballets qu'on donne de temps en temps. La vue en est choquante. On dit que rien n'est grossier dans ce spectacle. Si c'était au Siam, il nous paraîtrait tout-à-fait immoral. Les femmes prennent des maillots de soie collants. Elles sont comme nues, par-dessus

elles mettent des vêtements de tulle noire. Lorsqu'elles sautent, on voit leurs jambes en entier. Sur des maillots collants, elles portent des "kra:prông" très courts, en forme de parasol. En dansant ils s'entr'ouvrent parfois, et c'est comme s'il n'y en avait pas. Pour jouer au Siam, Chao Pra:ya T'ewet ne serait pas d'avis que ses acteurs s'habillent ainsi. Même s'il y consentait, tout le théâtre s'y opposerait, en admettant que leur plaisir ne soit pas immoral. Pour décrire la pièce, Ouroup'ong est celui qui a le plus d'autorité. Je suis arrivé trop tard pour assister au commencement, je suis parti avant la fin.

De retour à la Légation à onze heures, je croyais avoir la visite de M. Veni, mais il était reparti avant mon arrivée. Je n'ai rencontré que Kroma Louang Pra:chak qui arrive d'Angleterre. Aujourd'hui j'ai reçu deux courriers à la fois, et j'en ai encore en retard, car je n'ai pas eu le temps de répondre au courrier précédent. Ma promenade obligatoire et les réceptions ne m'en ont pas laissé le temps. Les deux jours qui ont suivi mon arrivée à Paris ont été employés en visites, aussi n'ai-je eu que très peu de temps pour aller en ville. Pendant mon voyage précédent, les réceptions officielles m'avaient fatigué. Combien y a-t-il de choses que je n'ai pas pu voir à fond. Je pense que cette fois ma visite sera terminée en quatre ou cinq jours. Je serai beaucoup plus libre à Hambourg et n'aurai rien à faire. Je répondrai donc à toutes les lettres.

145ÈME NUIT.

Dimanche, le 18 Août.

Le matin, je suis allé en automobile à Fontainebleau. J'ai visité le château où l'Empereur Napoléon III. reçut les ambassadeurs, à l'époque de Chao P'ra:ya Si P'ipat. Il faut du temps, pour sortir de Paris. Puis, nous avons suivi le bord du fleuve. Il m'a été facile de remarquer que le système français est d'avoir des routes qui ne font pas de coudes brusques. A l'aide de détours, on les supprime. De chaque côté il y a deux rangées d'arbres, mais sur beaucoup de routes, il y a de gros pavés qui les

rendent raboteuses. Les voitures s'en ressentent énormément. Le véhicule que nous avons loué est petit et commode pour tourner dans les villes. Les ressorts ne sont pas suffisants, aussi avons-nous été très secoués. En ville, les automobiles ne peuvent avoir de lumière avant, elles ont des lampes sur les cotés, pour ne pas effrayer les chevaux. Les routes que nous suivons ont depuis longtemps besoin être refaites. Elles sont cahoteuses et ne valent pas les routes des chefs-lieux. A Paris, les rues sont vite détériorées par la quantité des chariots. Aux endroits complètement réparés, on répand de l'huile qui empêche la poussière, et vraiment on dirait qu'il n'y en a pas. On est tout-à-fait hors de Paris, aussitôt qu'on a passé les petites villes de la banlieue. Puis, c'est la campagne où la moisson a été terminée. Au milieu des champs, on a exposé au soleil des meules de paille. La moitié du trajet est faite; après une petite côte, on arrive dans d'autres bois. La route en plaine et sous bois court en ligne droite, elle ne présente aucun contour sinueux comme au départ. Elle suit des collines le long du fleuve. On monte de nouveau, le sol sablonneux est planté d'arbres à essence. On monte encore; de la boue et des cailloux raboteux. Ici toute plantation est impossible. Là, il y a une vaste pelouse pour les chevaux. Encore une petite côte et nous sommes à Fontainebleau, où le marché est entouré de boutiques qui se touchent, le tout n'est pas très grand. Nous allons tout droit au restaurant, qui est juste en face, du côté opposé au palais. Il y a tout juste un couple de français, les autres sont des étrangers, principalement des Américains.

Après déjeuner, nous avons visité l'intérieur du palais. Comme nous fumons nos cigares, nous sommes allés à l'étang voir les poissons, et l'aspect extérieur du palais. On dirait que la place et les alentours ont beaucoup souffert. L'herbe y est clairsemée et négligée. Elle pousse dans les intervalles du pavé, qui n'est pas entretenu. La façade postérieure de ce palais est aussi large que celle du palais royal Chakkri. Le devant présente trois parties plus élevées que les autres. La cour du roi est située au milieu. C'est par là qu'on pénètre à l'intérieur, comme pour la salle du trône Boromasat'it Mahôlan (de la Majesté suprême et permanente). Dans le jardin, à droite, il y a une pièce d'eau où on élève des poissons qui ne sont pas très gros. On prétend que ces poissons ont des centaines d'années. Je suis allé

leur jeter du pain et je n'en ai vu que de petits, qui n'ont sûrement pas cent ans. A l'extrémité de la construction qui peut se comparer à notre habitation, se trouve le bureau du trésor privé et le musée chinois. Heureusement, je peux le visiter, grâce à sa proximité. A la porte deux lions chinois en pierre. A l'intérieur sont réunis des objets chinois, japonais et siamois. On y voit des tasses en jade. Les objets qui viennent de chez nous y sont en désordre. J'ai interrogé le gardien, il dit que ce sont des objets siamois, c'est tout ce qu'il en sait. Il faut aller à la découverte, les prendre soi-même et les examiner. Parmi les objets que j'ai vu, il y avait une couronne laquée, dont le sommet est en forme d'ornement religieux, une chaîne d'or avec des rubis, un sceau ancien orné de neuf espèces de pierres précieuses, un sceau de la Légion d'honneur, mais on a changé l'empreinte en celle de la couronne. Des sabres royaux du Japon avec un fourreau laqué, et un autre émaillé. Un kriss avec un fourreau doré et une inscription indiquant qu'il a été donné au fils du Roi, une grande boucle à chaîne d'or, ornée d'incrustations d'émeraude, des couteaux, cuillers, fourchettes en or ornées de diamants, un porte-cigares laqué, de forme ovale, un autre émaillé, semblable à ceux que les seigneurs recevaient en cadeau, une boîte carrée en laque, une autre ovale, une boîte en or pur, à ciselures japonaises, un anneau orné de neuf pierres précieuses, un nid de guêpes en diamants, un assemblage de diamants, une table en argent, deux plumes en or pur, une flûte malaise en ivoire, des litières de princes en bois recourbé, des palanquins dont les toits sont surmontés d'une pointe, des parasols à trois étages, au manche court qu'on porte entre les litières, des coquillages laqués pour écraser le bétel et qui s'ouvrent, des vases en laque pour contenir la chaux, sans supports, mais on peut se rendre compte que tout cela forme un assortiment. La laque de ces objets est très belle. Des bassins pour la toilette du Roi, laqués et tournés à l'intérieur. Les supports sont séparés et différent pour chaque personne. Un vase à remèdes en laque, un autre doré, un rince-bouche laqué, un vase à thé en or, des tasses en jade, une théière à boules de verre rouge, un écran, un parasol royal tressé en fil d'or, un autre en étoffe tissée de fils d'or et d'argent, une paire d'insignes à cinq étages, une autre paire à trois, une paire d'insignes royaux, une épée triangulaire avec une longue poignée, une lance à deux branches, un fourchard, une lance,

deux paires de javelines. Un assortiment de harnais incrustés d'or et ornés de pierres précieuses, une reproduction du Bouddha d'émeraude portant les trois saisons, un tambour du palais du Roi. Voilà tout ce qu'il y a.

Je suis monté à l'étage supérieur, dont j'ai visité les différentes salles. Comme tu peux le voir dans la carte postale que je t'ai envoyée, toutes les chambres sont petites et carrées. La carte postale en donne une reproduction exacte, mais elle en donne une image beaucoup plus nette. Il y a deux ou trois grandes chambres : la bibliothèque et des salles de danse. Les chambres sont petites, même la salle du trône. On a construit les différentes pièces de ce palais sous divers régnes. On voit encore dans chaque chambre les noms des rois. Napoléon a transformé complètement plusieurs salles. C'est dans ce palais que Napoléon Bonaparte signa son abdication. Le texte autographe se trouve à la bibliothèque. La façade postérieure peut se comparer à notre palais et ressemble au bâtiment du Trésor ou au jardin du Paradis. C'est un jardin bien agencé, et planté de beaux arbres. Au milieu de ce palais se trouve un petit jet d'eau depuis l'an 1615 de l'ère du Christ. On y voit aussi une salle d'armes et des appartements pour les habitants du Palais. A la suite de la salle du Trône, il y a un bâtiment qui lui est contigu, un autre est plus loin. Cet édifice a été bâti à des époques différentes, et c'est dommage. Il est abandonné et mis à la disposition des visiteurs. On ne s'occupe pas avec assez de soin de son entretien.

Après cinq heures de l'après-midi, je suis revenu. Je suis entré m'asseoir un instant au restaurant. Puis, nous avons pris la voiture. A peine étions-nous partis qu'il s'est mis à pleuvoir, mais très doucement. En arrivant à Ville neuve Saint-Georges, ce qui se traduit par " Ville neuve Saint-Georges ", je me suis arrêté à la plantation d'orchidées de M. Marceaux. Nous voyageons sans appareil, mais les passants nous reconnaissent. Ils disent, nous les avons entendu : le Roi Chulalongkorn ! On a enclos la plantation d'orchidées pour que personne n'y pénètre, et ne puisse en prendre pour les vendre. Les fleurs sont vendues toute l'année, elles valent très cher. On a séparé les orchidées suivant leurs espèces. Ce mois-ci, telle espèce fleurit, le mois suivant ce sera une autre espèce. On a mis de côté les nombreuses variétés qui n'ont pas de date fixe pour fleurir. La toiture et les murs de la serre sont tout en verre, un seul côté est une muraille. Sur des échafaudages sont échelonnés des vases d'argile. Des réservoirs en

ciment pour que l'eau n'y séjourne pas en trop grande quantité sont sous ces échafaudages. Sur le sol, on a répandu partout du charbon. Les orchidées sont placées dans des vases en terre pleins de terre, de feuilles et de mousse, qu'on ne trempe pas dans l'eau, et qui sont seulement humides. Ce n'est pas chaque jour qu'on les arrose, mais seulement une fois tous les deux ou trois jours. Tous les jours, on verse de l'eau sur la surface du charbon, et aussi sur les planches qui supportent des seaux de façon qu'elles soient toujours humides. On y fait passer des conduites de vapeur chaude pour entretenir une atmosphère tiède. Le thermomètre s'élève à vingt degrés centigrades. Lorsque je suis allé le voir, il marquait vingt-cinq. Il y a sur le toit des stores qu'on peut rouler. Les fleurs qu'on obtient sont coupées en petits morceaux et enfouies dans la mousse pour les faire germer. Chaque année, on coupe autant de branches qu'il y a de pots. On opère ainsi pour en avoir beaucoup. On en change la couleur comme pour les rosiers. On laisse mûrir la gousse une fois formée jusqu'à ce qu'elle éclate. On prend les graines qui tombent et on les mélange au meilleur pollen. Puis, on sème ces graines dans de la mousse humide. Cette salle plus fraîche que les autres est destinée aux gros arbustes. A époque fixe, les feuilles naissent toutes petites et poussent régulièrement. On enlève le pot, lorsqu'elles atteignent la dimension voulue. Ainsi, on obtient beaucoup d'orchidées. Il y en a dix-sept espèces spéciales. Comme curiosité et pour les faire voir, j'ai demandé qu'on m'envoie deux échantillons de chaque. Ces plantes sont très chères. En dehors de cela, elles n'ont rien d'extraordinaire. Beaucoup viennent de notre pays. Mais d'Amérique vient une espèce tout-à-fait belle, son parfum rappelle celui de la poudre de riz. Ils les font venir. J'ai dit à Douk d'écrire. Si elle réussit, il en enverra, et j'ai acheté aussi de la semence.

A sept heures et demie, à mon arrivée à la Légation j'avais parcouru environ soixante-dix à quatre-vingts kilomètres. Je me sens un peu fatigué. J'ai diné à la Légation. M. Veni est venu me rendre visite. Nous avons causé longuement ensemble.

146ÈME NUIT.

Lundi, le 19 Août.

Ce matin, à cinq heures, je suis allé en automobile à Versailles. Dès qu'on a quitté Paris, sur tout le trajet, il y a des côtes, mais peu de descentes, car on franchit des collines. Tout le long du parcours, il y a des maisons. A moitié à peu près de la course, on arrive dans une plaine, puis on traverse des bois. A la limite de ces bois, on entre dans le territoire de Versailles. La route est barrée d'une grille de fer comme limite de Paris et pour la surveillance douanière. Il y a beaucoup plus d'édifices à Versailles qu'à Fontainebleau, des rues tres larges, mais les maisons ne sont pas belles, elles sont semblables à celles des villes de province. Plusieurs routes conduisent au Palais. Sur le bord sont plantés de grands arbres. On a taillé la cime du côté de la voie. Les branches s'entrelacent et donnent des deux côtés l'aspect d'un rideau en forme de demi-cercle, mais à la partie supérieure une ouverture les empêche de se rejoindre. Après des détours, je suis arrivé dans cette partie où habitaient les femmes du Palais. Nous sommes passé devant le Grand Trianon, construction à un seul étage, et de largeur restreinte. C'est là qu'habitaient les favorites de Louis XIV, il n'y a rien d'admirable. Je ne m'y suis pas arrêté, car je craignais d'être limité par le temps. Je suis donc allé plus loin jusqu'au Petit Trianon, c'est-à-dire le Trianon de petite importance où habitait la Reine Marie-Antoinette, épouse du roi Louis XVI, et Princesse Autrichienne. Ce pavillon construit en pierre n'est ni très vaste, ni très élevé. Il y a cinq fenêtres seulement dans la longueur. La Reine Marie-Antoinette préférait les petites chambres, comme je le dirai dans la suite. L'intérieur est séparé dans sa longueur par une cloison. De chaque coté, il y a trois ou quatre pièces. La salle à manger est ce qu'il y a de plus curieux. Elle est placée au milieu, dans la partie du côté de la route. Au centre, se trouve une table en pierre sur laquelle est gravée la spère terrestre, avec la carte de tous les pays. On prétend que c'est Louis XVI qui l'a gravée lui-même pour instruire son fils. Le mot Siam s'y lit en gros caractères. Il n'y a pas de table pour manger. Au moment du repas, on préparait la table à l'étage au-dessous ; on la faisait monter à travers le parquet même de la salle. On ne trouve pas trace de ce fait dans les Annales. Des critiques ont-ils été d'avis différents ? Quelqu'un l'a-t-il raconté, cela se trouve-t-il dans les vieux ouvrages du temps de Kôsa P'an ? Le vénérable

P'ou seul pourrait nous le dire. Dans une autre chambre, on voit les bustes en pierre de Louis XVI et de la Reine. Il y a deux tableaux placés l'un en face de l'autre : d'un côté le portrait du Roi et de la Reine, de l'autre celui de la Reine tout enfant, jouant la comédie. Les appartements intérieurs sont de toutes petites chambres : la chambre à coucher se trouve entre le boudoir et le cabinet de toilette. Le lit est très petit. La couverture de soie brodée fut donnée au moment du mariage par la ville de Lyon.

Un grand escalier couvert d'une voûte mène à l'extérieur. Du côté de la salle à manger, il y a un parterre et une pièce d'eau. On y voit une allée couverte formée d'arbres. Cet endroit paraît très bien entretenu. Au bout se trouve un belvédère. A côté de la chambre à coucher, un bosquet épais de grands arbres, et une allée de gazon. Derrière la voûte, une grande chambre pour mettre les outils et un jardin avec des bosquets. Il y a beaucoup de beaux arbres. Après le pavillon, on entre dans une forêt et on traverse une petite plaine de dimensions vraiment ridicules. Un peu plus loin, on arrive à un pavillon dont le toit est couvert en chaume, comme une maison de la campagne. Ça et là sont de petites maisons toutes couvertes en chaume, comme celles de la campagne. La Reine Marie-Antoinette, dit-on, jouait avec plaisir à la paysanne. Elle en prenait le costume lorsqu'elle venait là. Il y a des étables et tout ce qui faut pour disposer à goûter l'agrément des bois. Cela devait paraître très joli quand les maitres s'y trouvaient. C'est à peine si on l'entretient en ce moment. On veille seulement au bon état des chemins, que doivent prendre les visiteurs. On n'arrache aucune espèce de plantes aquatiques. Il y a dans la pièce d'eau qui se trouve devant le pavillon, des poissons dorés et on y cultive des lotus. Ils sont tout petits : les lotus d'Europe sont d'une espèce singulière. Ils poussent en formant une pelote dont l'intérieur fleurit. Ils n'envoient pas dans tous les sens de longues racines comme les nôtres. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles du "tap t'ao."

J'ai parcouru en entier ce palais. Je suis allé ensuite dans la salle des voitures. Il y a une très grande voiture dont le moyeu et les roues sont semblables à ceux de la voiture à la siamoise de la Grande Victoire. Elle pèse près de sept cents kilogrammes, on s'en est servi une seule fois sous le règne de Louis. Dans la suite, Napoléon y a fait appliquer son chiffre, il s'en est servi également une seule fois. Il faut au

moins sept chevaux pour la traîner. Il semble qu'on n'aimait pas les ressorts. Les routes aux alentours du palais sont faites de gros pavés aussi gros que des briques trouées. Cela devrait causer de très pénibles secousses. Il y a encore d'autres voitures, dont Napoléon fit changer les écussons, et des voitures qui lui ont appartenu en propre, telle que la voiture qui a conduit l'Impératrice Joséphine lorsqu'ils divorcèrent; celle dans laquelle arriva la nouvelle Reine et celle destinée aux ambassadeurs. Il y a une chaise à porteurs pour l'intérieur du palais, qui date du temps de Louis XIV, des traîneaux pour glisser sur la glace, dont les uns servaient soit aux reines, d'autres appartenaient aux reines douairières.

Après avoir visité cette remise, je suis allé déjeuner à l'hôtel des Réservoirs. J'ai été ensuite visiter le grand Palais, qui est de dimensions extraordinaires. On prétend que pour le construire on fit appel à la main d'oeuvre militaire. Il serait absolument impossible maintenant de trouver assez d'argent pour le bâtir. Sur le côté qui longe la grand'route, il y a deux salles d'armes semblables à celles qui sont à Fontainebleau. Des deux côtés il y a une rangée de grandes statues de pierre. Au milieu, se trouve la statue équestre de Louis XIV. Le palais tout entier est formé de quatre étages, dont partent les ailes. Louis XIV s'était réservé pour son usage la chambre à coucher, qui est placée juste au milieu. A côté, est une église touchant au palais comme il en existe dans d'autres pays. Ailleurs, on a copié ce château, ainsi à Schoennbrunn en Autriche, à Peterhof en Russie. C'est le même modèle, mais quoiqu'il y ait une ressemblance bien marquée, ils ne sont pas aussi vastes et ne présentent pas un aspect aussi agréable. Construire un palais à cette époque, c'était exalter la dignité royale. C'étaient davantage des monuments que des demeures. Ce ne sont pas des habitations, mais plutôt des galeries de tableaux faites pour le plaisir des yeux. Rien n'y a été établi pour le confortable. Au palais de Versailles, il ne semble qu'il n'y ait d'habitable que les appartements de la Reine Marie-Antoinette, où se trouve le couloir. Mais c'est tout petit. Si on avait la fantaisie d'y habiter, on s'apercevrait que ce sont des armoires pour y placer des objets. Il est impossible d'y trouver une chambre de six mètres de large; il n'y en a que de quatre, de trois et de cinq mètres. La salle des réceptions qui est la plus grande n'a que cinq mètres de large, et environ six mètres de long. On va de ci, de là, en zigzag, dans l'obscurité. Ces appartements

présentent une étrange particularité. Les ouvertures pratiquées dans le mur ont suffisamment de longueur et de largeur pour qu'on puisse y installer une chaise longue. Elles sont garnies de glaces. Si, debout, on regarde dans le coin, on se voit en entier, mais sans tête. Si nous regardons en arrière, le visage du côté de la cloison, et tourné vers le plafond, nous voyons bien les yeux de ceux qui nous précèdent, mais les nôtres restent invisibles, comme s'ils étaient complètement cachés. Je ne sais pas si cela est truqué, ou si cela est naturel. La salle où nous étions et dont je viens de parler, est toute petite. A part celle-là, l'édifice est divisé dans sa longueur en chambres carrées. Nous les avons toutes parcourues. Ce qui distingue ces chambres l'une de l'autre, c'est leur disposition intérieure. Presque toutes ont le portrait de Louis XIV ; dans les unes sont des bustes, dans les autres des tableaux. Sur les murs sont des tableaux de l'époque. Les peintures des plafonds sont tout-à-fait belles. On y voit deux longues salles : la salle des glaces dont les murs sont garnis de miroirs. De grandes fenêtres s'ouvrent sur l'extérieur. Toute la peinture du plafond représente Louis XIV dans toute sa gloire, à des époques différentes. Louis XIV faisait en effet un étalage extraordinaire de son luxe. Il se comparait au Soleil, son autorité était très grande. Les portraits des personnages historiques sont extrêmement beaux, l'exécution en est parfaite. C'est dans cette salle qu'après leur dernière victoire sur les Français, les Allemands proclamèrent l'établissement de l'Empire allemand. Une autre salle longue, dont le toit est en verre, et les murs couverts de tableaux, forme une véritable galerie de tableaux. Ce ne sont pas de petits tableaux qui pendent aux murs, mais de grandes toiles qui sont placées par intervalles dans toute son étendue. Les portraits sont aussi grands que nature. Ils datent tous de l'époque, où partout les Français remportaient la victoire. D'un côté, les rois des règnes précédents, l'autre presque tout entier est consacré à Napoléon Bonaparte. L'exécution en est parfaite. Dans une salle, on voit une très grande toile en trois pièces et deux tableaux anciens. Un portrait du Président Carnot, tableau qui fait moins d'effet que ceux d'autrefois. Dans une salle se trouvent les tableaux de l'époque de Louis-Philippe. Une partie des appartements, dans laquelle sont les tableaux de la guerre de Crimée, est réservée spécialement à Napoléon III.

C'est dans cette salle qu'est placé le tableau de la réception

des ambassadeurs siamois, semblable à celui dont Napoléon fit présent et qui est placé dans la salle du Trône Chakkri. Pendant ma visite à Fontainebleau, je disais à Charoun que c'était à Fontainebleau, dans la salle du trône, que Napoléon avait reçu les ambassadeurs. Charoun ne le croit pas. Cette salle en effet semble petite et très étroite, de dimensions plus restreintes que la salle du Trône A : mora P'iman Mani (des pierreries célestes), qui a les mêmes mesures. Ce tableau représente une salle très grande, et pleine d'une foule de gens. On dirait que c'est la salle des glaces à Versailles. Le Trône s'y trouve encore, ainsi que la table sur laquelle a été déposée la lettre du roi. J'ai établi une comparaison avec le tableau, et j'ai vu parfaitement que tout y était conforme, sauf la salle qui est beaucoup plus grande que dans la réalité. Mais elle ne la dépasse pas de beaucoup, elles sont semblables. Elle paraît large par elle-même. Dans l'église, il y a un promenoir supérieur, pour prier une galerie comme dans les autres. Les objets religieux et les balustres de la galerie sont dorés par devant.

En dehors du Palais, beaucoup de jets d'eau jaillissent. De beaux arbres les entourent. Il est impossible de les décrire à fond. Tout en creusant des pièces d'eau, on a surélevé le niveau de la place du Palais, pour former des gradins. Quand on est auprès, ils paraissent très élevés. Nous avons visité aujourd'hui pendant trois heures tant l'intérieur que l'extérieur du Palais. D'autres parties qu'il nous faut traverser très vite, confirment l'idée que nous avons que ce Palais n'est pas confortable. Ce n'est pas une maison d'habitation. Le lit de Louis XIV est aussi grand que le Trône A : mora P'iman Mani. Le meuble est placé de telle façon, qu'appuyée au pied du lit, une balustrade dorée forme séparation. Au réveil, il s'asseyait, les officiers entraient en audience, c'est ce qu'on appelait le lever, coutume des rois de France qui date de Louis XIV. C'est-à-dire qu'on se présentait au roi, au moment du réveil. Il s'occupait étant au lit des affaires de l'Etat. Il se reposait seulement quand il marchait en public, entouré des honneurs rendus à sa dignité. C'était très fatigant de se promener à l'intérieur, et c'est pour cela qu'il y avait le Grand et le Petit Trianon où il pouvait jouir de la tranquillité. C'est pour cela qu'on dit que dans les Palais d'Europe d'autrefois, on ne pouvait jamais être à l'aise, car, c'est à peine si l'on pouvait préparer les chambres pour les rendre habitables, quelque endroit où se trouve le roi. Ce qui reste forme des galeries de tableaux ou de musées. Ils sont fermés aujourd'hui, parce que c'est lundi.

Beaucoup de gens visitent le dimanche. On a spécialement ouvert pour ma visite. Ce Palais est mieux entretenu que Fontainebleau et les Trianons, parce qu'il contient des galeries nationales. Cependant, il est bien moins soigné que du temps des rois à qui il appartenait. L'herbe pousse librement dans les interstices des pavés, où l'on trouve même de l'eau. On ne peut se servir de la main d'oeuvre militaire, et on ne peut dépenser autant d'argent qu'autrefois.

De retour à cinq heures de l'après-midi, puis, je suis allé voir les vignes cultivées en serres. Nous sommes sortis du territoire de Versailles, nous nous sommes dirigés vers Saint-Germain. Au bord des routes et au milieu des champs, on voit çà et là des maisons de campagne. Cela nous permet de faire la remarque que chaque Français aime avoir sa demeure particulière. Contrairement à ce qui se passe en Angleterre, en France chacun peut posséder du terrain. En Angleterre, le sol appartient à une caste spéciale. Malgré tout, les gens habitent des rangées de maisons. En France, le sol est d'autant plus morcelé que chacun bâtit sur son terrain. On construit deux petites chambres seulement dans un jardinet entouré d'une haie, et encore il y a de la place. Ce n'est qu'une suite de maisons séparées les unes des autres, mais que le chemin soit long ou court, il y a toujours sur le bord de la route des restaurants et des cafés où l'on va manger et passer le temps. Dans une ville, au milieu de la rue, si l'on regarde dans n'importe quel sens, des restaurants et des cafés se présentent à la vue. A tous les coins de carrefours, on en trouve. Dès qu'on a quitté la ville, dans la campagne, on trouve tout préparé pour les fêtes. Partout, il y a des chevaux de bois, des tirs, des étalages. Pendant ces fêtes, les rues sont illuminées. Certaines personnes y gagnent leur vie. Elles changent d'endroit, dès qu'on est lassé de leurs amusements. Des chariots les transportent, j'en ai vu plusieurs.

On cultive la vigne dans une serre toute petite. Il y a des dizaines de ces constructions qui se suivent. Dans chaque salle, la treille est placée le long de la muraille, les ramifications sont dressées de façon à ce qu'elles rampent sous le toit. Lorsqu'il y a des raisins, on les entoure dans du papier non complètement fermé, en forme d'enveloppe circulaire qui les garantit. Quand les raisins sont formés, des bourgeons naissent d'où partiront des ramifications donnant d'autres

bourgeois. On supprime les premières, on conserve les nouvelles, mais seulement celles qui poussent à l'extrémité. Quelque soit l'âge du cep-mère, on le considère comme un arbre de rapport. On veille seulement à ce que la température ne s'abaisse pas au-dessous de dix degrés centigrades, peu importe qu'elle s'élève jusqu'à trente ou quarante degrés. Pour empêcher le soleil de le brûler, on couvre les verres du toit de craie tendre. Il y a différentes espèces de vignes. Les soins qu'on leur donne diffèrent très peu suivant les espèces, et cependant on obtient constamment des raisins.

Nous sommes revenus par l'avenue de la Grande Armée, nom que je ne pouvais pas lire. Cette route est très belle, d'un côté il y a un monument qui surplombe. Enfin, lorsqu'on arrive en ville, on aperçoit l'Arc de Triomphe qui apparaît comme suspendu dans l'air. C'est parce que ce monument et l'Arc de Triomphe sont situés dans des endroits élevés, et entre eux le terrain forme un vallon. Cela ressemble à une boîte de "ranat.*" Dès qu'on a dépassé cet Arc de Triomphe, on en aperçoit un autre dont les colonnes sont en pierre, au milieu de la Place de la Concorde. Ce sont encore deux monuments qui se correspondent. C'est vraiment une belle avenue. De loin, si l'on est en face, elle semble toute droite et très large, il n'y en a pas de pareille. Aujourd'hui, on pourrait bien dire que j'ai fait plus de chemin dans Paris que je n'ai l'habitude d'en faire au Siam, cependant je préfère ces derniers à ce voyage en tous sens.

147ÈME NUIT.

Chateau de Rambouillet, Mardi 20 Août.

Ce matin, c'est repos, je ne suis allé nulle part ; hier, j'étais harassé. On a préparé des mets avec des piments. Il y avait des raisins excellents, mais la nourriture était mal apprêtée et très épaisse. J'ai trouvé M. Westengard, nous avons causé ensemble jusqu'au moment où les Français sont venus me chercher.

Dans l'après-midi, à trois heures vingt, je suis allé en voiture à la gare des Invalides. Il y avait seulement Borip'at, Charoun, P'ra : ya Bourout, Mom Naren, car Rambouillet est petit, il n'y a pas de chambres. On n'y reçoit pas d'habitude les hôtes du pays. Il n'y a pas encore de roi qui y soit venu. On y reçoit cette fois-ci, car on ne l'a pas fait

* Ranat : Instrument de musique composé de lames de bois sonore, de verre ou de cuivre.—Pallegoix.

la première fois. On a tout disposé à cet effet. On désire qu'à nouveau la réception se fasse en ville, mais il nous semble que dans cette circonstance il n'y a aucun avantage pour nous. La première fois, c'était privé, la dernière fois que je suis venu, c'était officiellement. On est désappointé. On sent que cela nous cause de la peine et que nous ne sommes pas de cet avis. Aussi, a-t-on décidé que la visite serait privée comme en Angleterre.

Nous avons traversé Versailles du côté des pièces d'eau qu'on a creusées pour remblayer la place du Trône. L'escalier a environ cent marches. Si l'on réfléchit, on s'aperçoit que la construction du Palais de Versailles ne diffère en rien de celle de la ville sacrée Tom, les dates seules diffèrent. A cette époque, on s'appliquait à faire quelque chose de beau et de majestueux pour exalter la gloire du roi. Peu importait le confortable. Ce qui distingue le Palais de Versailles, c'est sa disposition en étages sur le derrière. Lorsque les hommes voulurent se procurer beaucoup plus de bien-être qu'il n'en existait auparavant, comme le sol et l'atmosphère différent de ceux du Cambodge, il fallut pour se soustraire aux intempéries, y construire des murs et des toitures beaucoup plus nombreuses. On y a bâti seulement en vue de la grandeur du roi, ou bien pour faire quelque chose de très beau. Il ne faut pas y chercher le confortable. Aussi, n'y a-t-il aucune différence. On s'est servi des mêmes moyens, dans la construction de ces ouvrages, c'est-à-dire de la main d'oeuvre militaire, pour obtenir quelque chose de grandiose. Qui pourrait le faire en ce moment ?

La route se déroule à travers des plaines, sans aucune forêt, jusqu'à Rambouillet qui est une petite ville. Il y a une gare toute petite. Les voitures qui montent de la gare la traversent pour changer de voie et redescendent, car celles qui viennent de l'extérieur ont à faire un trajet jusqu'à la gare d'environ une heure. J'ai été reçu à la gare par le Président Fallières, M. Mollard, Chef du protocole, et M. Jean Lannes; le Conservateur de Rambouillet, le Préfet, le Sous-Préfet, et le Maire. Ce dernier a prononcé un discours de réception en anglais, puis on m'a conduit aux voitures. Dans la première, ont pris place le Président et moi avec Charoun, M. Lannes et le Conservateur de Rambouillet. Une troupe de soldats nous précède, d'autres nous suivent par groupes. Suivant l'habitude française, à chaque carrefour, des barrages de soldats

sont établis pour fermer les rues. Dès qu'on arrive au tramway, on voit flotter des banderolles qui font croire à une fête. J'ai appris plus tard que ces drapeaux avaient été mis à cause de la réception. Ils sont placés tout le long du chemin et beaucoup portent l'éléphant. La façade de Rambouillet elle-même est pavoisée. Autour de la maison, on a placé des mâts avec des drapeaux à intervalles réguliers. On monte un drapeau tricolore, et un drapeau siamois. Du pavillon qui est situé derrière la haute tour, on hisse le drapeau en l'honneur du Président, et ensuite le drapeau portant l'éléphant. Tout le long de la route, le peuple pousse de vives acclamations en mon honneur. Devant les maisons, il y a des orchestres. Des gardes nous conduisent à la rencontre de Madame Fallières et de sa fille. Lorsqu'on nous eût présentés et que nous eûmes fait connaissance, nous prîmes le thé. Le Président me fit promener dans les allées du jardin. Nous avons traversé des bosquets jusqu'au mur de clôture. Puis, nous avons changé de direction pour longer l'étang. Nous sommes allés jusqu'à une autre clôture, puis nous sommes revenus à la maison. Pendant cette promenade, on m'a photographié seul et avec le Président.

Rambouillet est un vieux palais, très grand autrefois, et dont plusieurs parties tombaient en ruines. On l'a rebâti, mais en plus petit. L'édifice a trois étages, il est de forme carrée. Aux angles, il y a quatre tours élevées en forme de pavillons. Il y a une grande tour ronde, sous laquelle est une voûte. On y voit la chambre où mourut le roi François I^{er}. Le Président m'a conduit dans la chambre en face de la sienne. C'est celle du roi Charles X. Boripat demeure au-dessus. Toutes les chambres qui se trouvent à l'étage au-dessus sont petites. Il n'y a qu'une grande chambre de l'étendue de la salle à manger, qui n'est pas très grande. Du côté du midi, à l'extérieur sont des rangées d'arbres. Des grands arbres sont plantés en ligne, et forment des massifs carrés. Ils ressemblent aux manguiers qui se trouvaient autrefois devant le palais Wa : rôp'at. Au nord, il y a un chemin en droite ligne, sur chaque côté est plantée une rangée d'arbres pour donner de l'ombrage. A l'est, il y a une pelouse au milieu, et sur les quatre faces, des routes qui mènent au château. Le bord du chemin est planté d'arbres feuillus. De ce même côté, il y a une pièce d'eau formant un canal comme l'étang de Bangpa-in. Derrière, le pourtour forme un triangle. Au milieu, il y a six îles, cinq sont placées symétriquement. Derrière l'île du milieu, passe un canal droit, comme tiré au cordeau. Il est impossible

de croire que c'est une chose naturelle. On a construit ces choses pour la vue. Le long de ces îles, il n'y a que de grands arbres. La façade du bâtiment est nue, il n'y a aucune espèce de sculptures. A l'intérieur, il n'y a que des surfaces unies. Comme salle très importante, on trouve la salle de réception. Le mur est garni de sculptures en bois, non vernies. Tout est agréable à la vue. Les meubles sont très anciens, les tables, les chaises et les lustres sont tous très vieux. Ni gaz, ni électricité, on allume des bougies et des lampes à pétrole.

Le Président est un homme bien élevé, de bon coeur, très affable, et Madame Fallières est une femme, elle aussi, très aimable. Mais comme nous ne pouvons causer dans la même langue, il nous fallut continuellement un interprète. Il était impossible d'entrer en parfaite connaissance.

Pendant la promenade, nous sommes passés partout. A sept heures, à la tombée de la nuit, nous sommes rentrés nous reposer. Le Président est venu me prendre et m'a conduit au salon. Nous y avons trouvé beaucoup de Ministres, sauf le Président du Conseil, qui était à Karlsbad pour prendre les eaux. Il y avait aussi les femmes des Ministres et des hauts fonctionnaires. A table, nous étions environ quarante. Comme la langue différait, la conversation fut impossible. Deux ou trois dames parlaient l'anglais, mais leur rang ne leur permettait pas d'être placées près de moi. Elles étaient trop loin pour pouvoir causer en anglais. M. Pichon, Ministre des Affaires Etrangères, qui était à droite de Madame Fallières, parle l'anglais. Madame Fallières était à ma droite, à gauche le Général Picquart, Ministre de la Guerre, qui parle bien l'anglais, améliorait la situation. On fit un discours. Le Président parla en français, je lui répondis en siamois. On avait fait par écrit une traduction française, qu'un secrétaire d'ambassade a lue.

Après la fin du repas, nous sommes montés prendre le thé. Les femmes sont restées dans l'antichambre, les hommes sont allés au fumoir. J'ai causé avec M. Louis, du Ministère des Affaires Etrangères. C'est un homme qui a une grande expérience dans la politique étrangère, et le Général Picquart, Ministre de la Guerre. Ce sont des personnes intelligentes et bien élevées. Après le diner, il est venu se mêler aux premiers de nombreux invités, hommes et femmes. Ils ont été reçus par le Président, mais on ne m'a fait aucune nouvelle

présentation. Ceux des nôtres qui n'étaient pas venus avec le personnel de l'ambassade étaient tous présents. Les invités, comme le Président, ne paraissent pas disposés à entrer en relations avec eux. Cela offre un aspect curieux, il y a des enfants, et des gens qui ne sont pas en habit.

Lorsque tout le monde a été réuni, on est sorti devant la maison pour assister au feu d'artifice. Deux orchestres jouaient alternativement.

Le feu d'artifice était très beau. De nombreuses pièces étaient disposées sur le bord des îlots. A certains moments, on allumait soit les pièces du milieu, soit quatre ou cinq groupes à la fois. Il y en avait même d'une rangée de huit. L'illumination du perron était remarquable. Il y avait deux sortes de fusées, les unes sur des montants en bois, et d'autres qui flottaient sur l'eau. Ces dernières, tout en tournant, projetaient des gerbes de feu qui retombaient sur l'eau, comme une pluie très abondante. Sur terre, au contraire, les fusées tournantes étaient disposées dans un plan incliné, elles variaient de l'intérieur à l'extérieur. C'étaient des pièces en forme de cercle. Au bout, un pétard éclatait, projetant quatre traînées lumineuses différentes. D'autres fusées jaillissaient comme des jets d'eau, au milieu du lac. D'autres retombaient en pluie. On y voyait le Trône des Chakkri dans toute sa grandeur, c'était une pièce très réussie ; il semble qu'on la connait. Il y avait des pièces qu'on n'a pas l'habitude de voir, très belles et très variées. Après le feu d'artifice, on a pris le thé et mangé des gâteaux. En coeur, on est allé au salon de réception. J'ai causé ensuite avec Madame Pichon, femme du Ministre des Affaires Etrangères, elle parle anglais. Après le départ des Ministres, leurs femmes ont pris congé, elles sont parties en chemin de fer. Le Président m'a conduit à ma chambre à dix heures. La fête est terminée pour aujourd'hui. Le Président m'a dit qu'il me donnerait les vases de Sèvres, dont j'ai demandé le prix à Sèvres, mais que je n'ai pas achetés. J'ai exprimé le désir d'avoir son buste, pour le mettre avec ceux de M. Félix Faure et de M. Loubet. Le sculpteur ne l'a pas encore fait, il l'enverra aussitôt qu'il sera terminé.

148ÈME NUIT.

Légation de Siam à Paris, Mercredi 21 Août.

A quatre heures et demie du matin, le Président est venu me chercher pour m'emmenner promener en voiture dans la forêt de Rambouillet. Le territoire de Rambouillet a environ vingt kilomètres d'étendue de bois et de champs. Dans les bois, on élève des animaux, comme des faisans, des lapins, mais il paraît y avoir peu de cerfs. S'il y en a beaucoup, ils doivent être très sauvages, car nous n'en avons pas vu. Aujourd'hui, par deux fois, une bande de quatre ou cinq a traversé très rapidement devant nous. On en chasse quatre ou cinq par an ; mais un jour par semaine, à époque fixe, on tire les oiseaux. Les bois sont divisés en zones, on y trace de petits sentiers où les chasseurs se tiennent sur la même ligne. Puis les rabatteurs forcent les oiseaux à s'envoler. Dans les tirés, les arbres sont coupés assez bas pour ne pas empêcher de voir. A part cela, il y a des bois de chauffage et des arbres à essence.

Il y en a qui afferment pour les coupes de bois, d'autres pour cultiver et d'autres pour chasser. Il y a des étangs où on tire le canard. Dans ces étangs, on a planté des nénuphars dont les tiges poussent d'elles-mêmes à l'époque fixée. En ce moment, ils sont en fleurs. Aux endroits affermés, à la saison, le Président et d'autres personnes sont invitées tour à tour à aller à la chasse. Chaque semaine, le Président lui-même reçoit des invités. On chasse pendant l'hiver. On déjeune au milieu des bois. Un mur les sépare des propriétés voisines. L'endroit est fixé suivant la configuration du sol, car il y a des bois et des rochers. Par endroits, il y a des cailloux, de la pierre, par endroits du sable. On cultive les champs partout où la terre est bonne ; où elle est mauvaise, on a planté des bois de valeur différente suivant la nature du terrain. Il y a des arbres fruitiers entourés d'un mur. Il y a des laiteries, mais je n'y suis pas allé. Le sentier qui passe dans la forêt n'est pas entretenu. Il y a aussi un chemin pour les chariots, dont on prend beaucoup de soin. Pendant que la voiture avançait, on trouvait de loin en loin des gendarmes. Sur tout le parcours, ils gardaient les issues de chaque sentier, nous entourant d'un cercle complètement fermé.

Depuis hier, le Président sait que j'adore qu'on prenne des photographies. Aujourd'hui, on a tout arrangé pour en prendre. La

beauté des bois nous y invite, jusqu'à ce qu'on n'ait plus de plaques. Leur fonctionnaire pour la photographie courant de sentier à sentier pour nous prendre est extrêmement habile. Nous oublions qu'il est là à chaque instant pour nous photographier. Lorsqu'on regardait dans une direction, il y allait et souvent photographiait à l'improviste, et cela jusqu'au moment où on fut sur le point d'arriver. On m'a donné quelques photographies avant-hier. Aujourd'hui, il y en aura certainement beaucoup. Le photographe privé a mis dans chaque paquet neuf à dix plaques, il y en a plus lourd que hier et aujourd'hui. Les photographies des grandes dames françaises sont très bien faites. Je suis sorti encore et nous nous sommes promenés pendant deux heures. Au retour, je me suis reposé.

Je me suis assuré qu'il y avait des sources à Rambouillet. C'est pourquoi on a creusé beaucoup de pièces d'eau. Leurs chaussées à la suite les unes des autres ont une longueur de quatre kilomètres. Rambouillet est situé à la cime d'une colline. On a établi des conduites qui mènent l'eau jusqu'à Versailles. C'est l'eau de Rambouillet qui alimente les jets d'eau de Versailles. C'est de la même façon que le réservoir de Xubson avait été construit pour amener l'eau à Lopburi. Ici, la chaussée a la même utilité. De même que pour la T'ale Xubson, on a creusé en carré. Le Château de Rambouillet est semblable au Palais de la T'ale Xubson. C'était un lieu de promenade lorsque le roi résidait à Versailles. Le souverain rentrait à Paris seulement en hiver. Pendant les trois autres saisons, il se tenait hors de Paris. Versailles était sa principale résidence et il pouvait aller se promener à Rambouillet et en d'autres places; de même que P'ra: Narai, qui ne restait dans sa capitale que pendant la saison des pluies. Le reste du temps, il habitait à Lopburi et à la T'ale Xubson. Certes, on faisait comme le roi de France, non seulement chez nous, mais dans d'autres pays. En Russie et en Autriche, en effet, on a construit Peterhof et Schoenbrunn sur le même plan. C'était en effet le temps de réjouissances publiques pour chaque maison et pour chaque ville. C'est ce que les Annales rapportent au sujet de P'ra: Narai avant la construction de la ville de Lopburi. D'après ce que disent les livres, quant à Vixayen, il y avait été déjà employé. C'était une personne de basse condition, qui y habita

longtemps. Certainement d'autres étrangers l'avaient devancé, racontant ce qui se passait en Europe. P'ra : Narai construisit Lopburi pour son plaisir, en prenant sûrement modèle sur les Européens. Il est démontré en effet que des savants européens étaient venus au Siam, et qu'ils auraient effectué des travaux depuis le règne du roi Song T'am ou du roi Prasat T'ong. Il est aussi prouvé d'après les Annales que ce dernier avait permis à des étrangers de tracer des routes à la lunette. Ces gens, pense-t-on, sont venus avant Vixayen. Ce dernier est venu dans la suite achever l'ensemble. On trouve encore d'autres preuves à l'appui. Ce sont des Européens qui ont détourné le cours torrentueux du T'ong Dëng pour en faire une rivière d'agrément, sous le règne du roi Prasat T'ong. La rumeur se répandit à cette époque que le mérite en était dû à la France. Les Annales déclarent que beaucoup d'étrangers vinrent faire du commerce sous le règne du roi P'ra : Ekatson, mais les étrangers racontent que c'est seulement sous le règne de P'ra : Xairaxa, et c'est la vérité. Des troubles se produisirent à cette époque, pendant une seule année, dans le royaume. Ils se calmèrent à l'avènement de P'ra : Maha Chakp'an. Lorsqu'à l'époque de la guerre pégouane, il y eut des troubles, le pays n'eut à en souffrir que dans certaines parties, mais il n'en fut pas complètement bouleversé. Aussi, en se protégeant les uns les autres, pûrent-ils pénétrer dans le pays sous le règne du roi Song T'am, pour exécuter des travaux à l'européenne, en se servant évidemment de la lunette. Mais celui qui a fourni les plans de Lopburi en a réduit l'échelle, afin de reproduire en plus petit, (le plan de Versailles) et pouvoir l'achever. Tout conserve cependant le genre siamois, dans les parties qu'il convenait d'accorder ensemble. Cela semble merveilleux, placé à cet endroit, et ce fut terminé cependant avant Kosa Pan.

Lorsqu'on voit la statue équestre de Louis XIV devant le Palais de Versailles, on pense au cheval blanc qu'il montait pour parcourir le parc. L'histoire de ce cheval blanc est curieuse. Les portraits de Louis XIV qu'ils soient peints, ou en tapisserie le

NOTE—Cette histoire du cheval blanc fait allusion au récit de l'ambassadeur siamois dans les Annales—V. Phongsawadan, V. 11 p. 1.— De même pour les joyaux. Les Annales rapportent que Kosa Pan en vit d'énormes et qu'interrogé par le roi, il répondit qu'à la cour de Siam il y en avait d'aussi gros.

représentent toujours sur un cheval blanc. Mais ces histoires de diamants, d'émeraudes et de rubis, il est plausible que celui qui les a sottement ajoutées les a tirées de l'histoire de Srit'annatchai allant en Chine. C'est une addition faite du temps où il n'y avait pas d'Européens au Siam. Ce sont des histoires de vieillards racontées, lorsqu'ils pensaient qu'il n'y avait personne pour les démentir. Quant à l'histoire de Kôsa Pan répondant qu'il y en avait aussi dans les pays thais, il faut la considérer de la même manière que je le fais en ce moment, comme une histoire de conversation de politesse entre ambassadeurs provenant du Raxathirat, au sujet de l'ambassade de Ceylan. Les notes de voyage de Kôsa Pan devaient être absolument vraies, car les Européens étaient encore là à cette époque et pouvaient donner leur opinion. Si Vixayen avait dit un seul mot prouvant que Nai Pan était un menteur, il l'aurait perdu. Quelle valeur attacher à ces anciens écrits puisque le rapport de Pra : Narong Vixit sur Paris, il y a quarante ans seulement, a déjà été altéré, alors qu'il y a des gens capables de lire et de voir, encore en vie, qui disent que cela ne s'est pas passé ainsi, et qui tentent de rétablir les faits assez sottement !

A une heure de l'après-midi, le Président est venu me prendre pour déjeuner. Il y avait autant d'invités que la veille, mais beaucoup de militaires, des généraux. Quant aux civils, ce sont des gens qui d'habitude sont ambassadeurs, comme M. Defrance, M. Riffault et M. Pavie. Il n'y eut de malaise qu'au moment où on se mit à table. D'un côté il y avait Madame Fallières, de l'autre sa fille, elles ne parlent pas l'anglais. A la suite, le Général commandant de corps d'armée, d'un autre côté Pavie, qui ne parle pas l'anglais, et sait quelques mots de siamois, mais il a beaucoup oublié. A la fin du repas, M. Defrance servit d'interprète, il en résulta un bien-être général, jusqu'au retour. Nous nous sommes alors un peu reposés. Le Président vint me conduire en voiture à la gare, comme il l'avait fait lorsque je suis arrivé. Le retour fut beaucoup plus rapide que l'aller, car à tout moment il y a des descentes. M. Mollard, Chef du Protocole, et d'autres personnes sont venues me conduire à la station. Je fus de retour à la Légation à quatre heures de l'après-midi. Aujourd'hui, j'ai invité M. Defrance, Madame Defrance et sa fille à venir prendre le thé. Cette jeune fille est venue à Bangkok à l'âge de cinq ans, je

l'aimais beaucoup, et je m'amusais avec elle tout le temps. Elle souhaitait donc venir me voir. Sa physionomie a beaucoup changé, je ne la reconnais plus, elle a dix-sept ans. Autrefois son visage ressemblait à celui de sa mère, maintenant c'est tout le portrait de son père. On peut dire que c'est une jolie femme.

Aujourd'hui, j'ai reçu encore un courrier, cela m'ennuie beaucoup de ne pas répondre. Demain, j'irai à Hambourg, j'aurai le temps d'écrire mes lettres. Je ne serai pas très occupé, je n'aurai pas de réceptions. Je vais me reposer et me soigner, je m'accorde un délai d'un jour.



